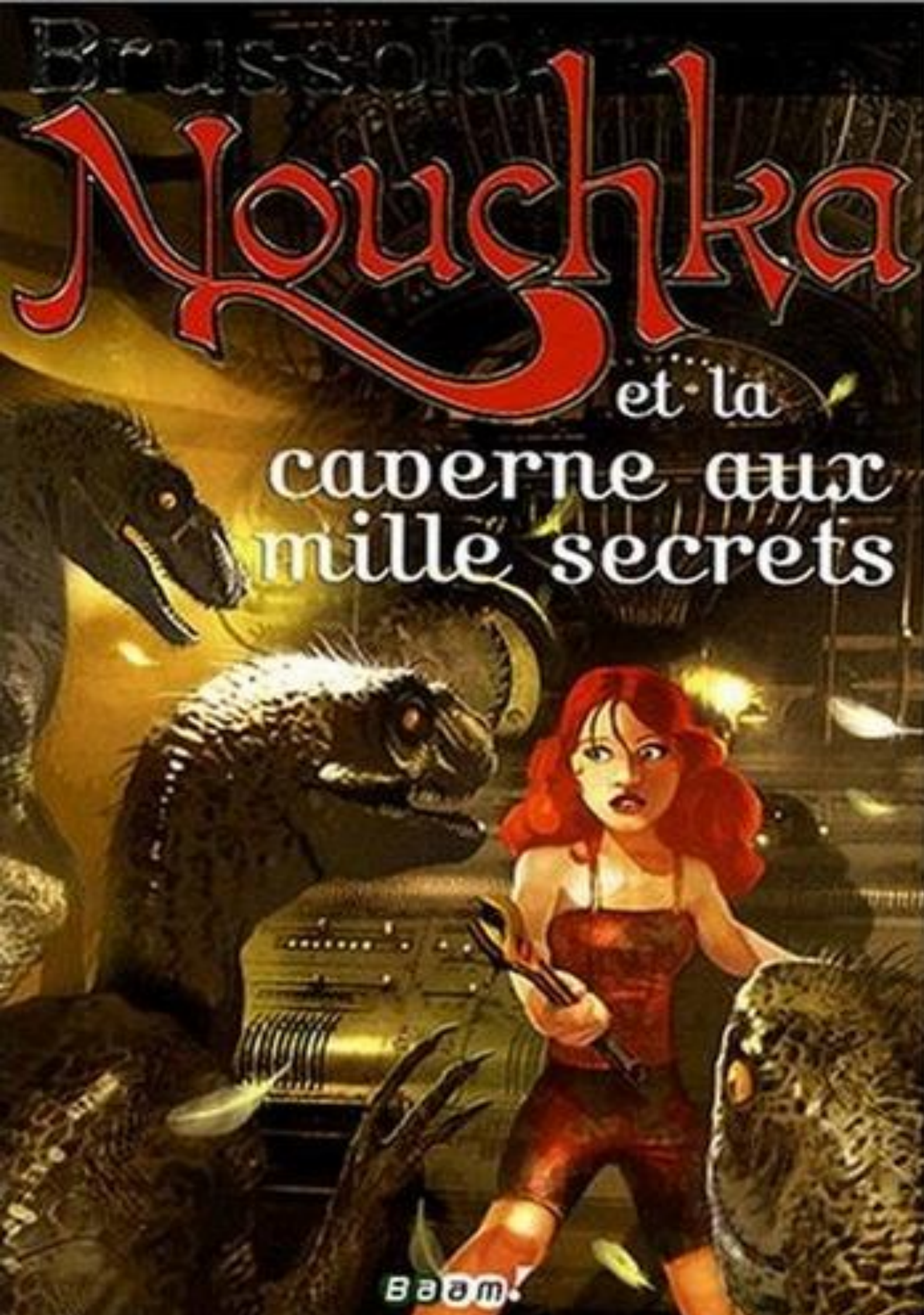


Brussolo

Nouchka

et la
caverne aux
mille secrets



Bam!

Serge Brussolo

Nouchka

et la caverne
aux mille secrets



Baam !

Les personnages

Nouchka a 12 ans. Un jour qu'elle se promène dans les bois, elle voit une valise tomber du ciel... Une valise mystérieuse qui parle et possède des pouvoirs magiques. Ce bagage incroyable, Nouchka n'a le droit de l'ouvrir sous aucun prétexte ! Si elle en soulevait le couvercle, la valise s'en irait pour toujours. Pour elle qui est si curieuse, c'est une sacrée torture !

La mallette a la fâcheuse manie d'annoncer des catastrophes, ce qui jette notre héroïne au cœur d'aventures dont elle se passerait bien.

Ses parents, victimes d'un sortilège, sont prisonniers d'une carte postale magique. Pour communiquer avec eux, Nouchka doit leur écrire dans la partie réservée à la correspondance. Son père et sa mère répondent de la même façon.

La meilleure amie de Nouchka s'appelle Poppie. C'est une grosse fille toujours vêtue de rouge, dont la force dépasse de beaucoup celle des garçons.

Ces aventures sont contées dans les deux premiers tomes de la série : *Nouchka et les géants* et *Nouchka et la couronne maudite*. Tu peux en découvrir des extraits à la fin de ce livre.

1

Le grand toboggan

Tout a commencé quand je suis tombée de mon lit en dormant. Ça m'a paru bizarre parce que d'habitude je ne gigote pas tellement pendant mon sommeil.

Je me suis recouchée, et puis, pof, une heure plus tard, je me suis de nouveau réveillée le nez sur le tapis, les côtes endolories. J'étais encore tombée du matelas...

J'ai pensé : « Est-ce que le lit serait devenu vivant, et qu'il s'amuserait à me flanquer par terre pendant que je dors ? »

Avec les objets, c'est vrai, on ne peut pas savoir, surtout quand on habite comme moi dans un pays enchanté.

Je me suis relevée, je lui ai donné un coup de pied et j'ai crié :

« Lit, es-tu vivant ? »

Bon, j'avais l'air idiote. Il n'a pas répondu. De toute manière, s'il l'avait fait, est-ce que j'aurais compris ? Ça parle quelle langue, un lit ?

C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que toute la maison penchait.

Mes livres se sont mis à dégringoler des étagères les uns après les autres, la lampe posée sur la table de chevet a basculé, et tous les meubles ont glissé vers le coin gauche de la chambre. On se serait cru sur un bateau faisant naufrage.

Ça m'a inquiétée.

Je suis sortie dans le couloir pour descendre au rez-de-chaussée. J'ai entendu des bruits d'assiettes se fracassant sur le carrelage. Dans la cuisine, en bas, les portes des buffets, des placards s'étaient ouvertes et la vaisselle voltigeait dans les airs.

Comme le plancher lui-même s'inclinait, j'ai perdu l'équilibre et j'ai glissé sur le sol, incapable de rester plus longtemps debout.

Je me suis dit : « C'est sans doute un tremblement de terre... » Le problème c'est qu'il n'y a *jamais* de tremblement de terre dans la région.

À travers toute la maison, les placards, les armoires s'ouvraient, vomissant des paquets de vêtements, de chaussures... bref, ce qu'on a l'habitude d'y fourrer. Ça finissait par former un horrible fouillis dans lequel je pataugeais. J'ai failli être assommée par une casserole, éborgnée par une fourchette. Enfin, le frigo s'est arraché du mur et a manqué de m'écraser. On aurait dit un taureau furieux chargeant un matador !

Je ne savais que faire.

Quand tout a eu fini de dégringoler, le calme est revenu. À cet instant on a frappé à la porte. Je suis allée ouvrir, c'était ma copine Poppie. Elle avait enfilé son éternel manteau rouge par-dessus son pyjama.

— Eh ! c'est quoi ce bazar ? lui ai-je demandé. Ma maison est toute penchée... et la tienne ?

— Y'a pas que les maisons qui penchent, a-t-elle répondu, c'est tout le pays qui est de travers. Regarde autour de toi !

J'ai fait quelques pas dans le jardin. Elle disait vrai. On avait du mal à tenir debout. Là où la terre était plate la veille encore, elle semblait maintenant étrangement inclinée, comme si le village avait été construit sur le versant d'une montagne. Tout autour de nous la campagne s'était affaissée, se transformant en toboggan.

J'ai dû m'agripper au tronc d'un arbre pour ne pas me casser la figure.

— Nom d'un haricot rouge ! ai-je grogné, c'est quoi ce délire ?

— Il y a eu un grand bruit, a expliqué Poppie, et puis, crac ! tout le pays s'est mis à pencher. Ça va être super pour les glissades. En hiver, on pourra faire de la luge et du ski.

Mouais... je n'étais pas trop convaincue. Quelque chose me soufflait que c'était là le signe avant-coureur¹ d'une sacrée catastrophe.

— Je vais me recoucher, a rigolé Poppie, on y verra plus clair quand le jour sera levé.

Et elle a tourné les talons.

Poppie n'est pas d'une nature angoissée, elle prend tout à la rigolade. C'est son point fort, mais aussi son grand défaut parce qu'elle ne voit jamais venir le danger.

Je suis rentrée chez moi. À cause de l'inclinaison de la maison, grimper l'escalier prenait l'allure d'une escalade. J'ai dû me cramponner à la rampe comme si je me hissais au sommet d'une montagne. J'aurais pu rester en bas, bien sûr, mais mes vêtements étaient à l'étage, et je ne pouvais pas rester en pyjama !

J'avais également dans l'idée de retrouver la valise magique et de lui demander des éclaircissements² sur ce qui se passait ; hélas, il régnait désormais un tel fouillis que je n'arrivais pas à mettre la main dessus. Tout était en vrac : habits, livres, matelas, oreillers, meubles, comme si des déménageurs fous avaient entassé le contenu de la maison en dépit du bon sens. J'ai pensé que mes parents se seraient arraché les cheveux s'ils avaient pu contempler une telle pagaille !

J'étais fatiguée. Je me suis recroquevillée dans un coin avec un oreiller, une couverture. Ce n'était pas désagréable, le bazar qui m'entourait formait une espèce de nid géant dont j'aurais pu être l'oisillon. J'ai fini par m'endormir.

Poppie m'a réveillée au lever du jour. Elle était très excitée.

— Viens voir ! Viens voir ! répétait-elle. C'est *top* délire !

Je me suis habillée avec ce qui me tombait sous la main (j'ai dû me résoudre à enfiler deux chaussettes de couleurs différentes...), puis j'ai gagné le rez-de-chaussée en me cramponnant à la rampe de l'escalier.

¹Annonciateur.

²Explications.

Dehors, les choses ne s'étaient pas arrangées avec l'apparition du soleil. Tout penchait. *Absolument tout*. Au point qu'on se sentait sur le point de perdre l'équilibre et de rouler le long de cette pente comme une bille lâchée sur un toboggan.

— Trop cool ! a lancé Poppie.

J'ai regardé autour de moi. Les pommes qui tombaient des arbres s'étaient mises à dévaler la pente... Les charrettes suivaient le même chemin... et les vaches, pataudes, étaient entraînées par leur poids. Elles avaient beau se raidir sur leurs pattes et freiner des quatre sabots, rien n'y faisait ! La loi de la pesanteur³ les forçait à suivre le mouvement. Et j'étais bien près de les imiter...

— Ça ne me plaît pas beaucoup, ai-je lâché. *Qu'y a-t-il au bout ? Hein ?* Tu y as pensé ?

Poppie a haussé les épaules.

— Je vais fabriquer une planche à roulettes, a-t-elle expliqué, je m'assiérai dessus et je la laisserai m'emporter à l'autre bout du monde. Ce sera génial.

— Ouais, sauf si tu rencontres un obstacle sur ta route !

Elle m'agaçait.

J'ai calculé que si le sol se mettait à pencher davantage, il deviendrait impossible de tenir debout. On en serait réduit à marcher à quatre pattes pour ne pas rouler sur soi-même.

Poppie est rentrée chez elle pour fabriquer sa fichue planche à roulettes. J'ai refusé de l'aider. J'avais dans l'idée qu'il y avait mieux à faire. À force de farfouiller dans le capharnaüm⁴ de la maison, j'ai fini par dénicher la valise magique.

J'ai tapé trois fois dessus, *toc, toc, toc*, pour attirer son attention.

Pour que vous compreniez, je dois vous dire que la valise est capricieuse. Parfois elle parle sans arrêt, même la nuit, mais parfois aussi elle reste silencieuse des semaines entières. Elle ne

³Loi qui fait que tout objet est attiré vers le bas. C'est grâce à ce phénomène que nous restons collés au sol au lieu de nous envoler dans le ciel !

⁴Immense fouillis.

répond pas aux questions qu'on lui pose. Dans ces moments-là, elle n'a plus rien de magique et se met à ressembler à n'importe quelle valise. Mais je ne suis pas idiot, je sais qu'elle fait ça pour m'agacer. Elle veut me forcer à l'ouvrir... Elle joue à me provoquer, à piquer ma curiosité. Elle en sera pour ses frais car je ne céderai pas à la tentation ! (Du moins je l'espère...)

J'ai dit :

— Tu dors ? Ne fais pas semblant. Les valises ne dorment pas... Même les valises magiques.

— Fiche-moi la paix, a marmonné la voix sous le couvercle. J'ai décidé de ne plus te parler.

— Alors je vais te jeter au fond du puits, ai-je grondé, tu rouilleras et tu n'auras plus l'occasion de parler à personne !

— Bon, bon, ça va... a-t-elle soupiré, si on ne peut plus plaisanter.

— Je veux savoir pourquoi le monde s'est mis à pencher, ai-je demandé.

— Tu n'as qu'à coller ton oreille contre le sol et tu le sauras ! a répondu la valise.

Après ça, elle est retombée dans son mutisme⁵, et j'ai eu beau la secouer de toutes mes forces je n'ai rien obtenu de plus.

Obéissant à son conseil, j'ai gagné le jardin et posé mon oreille sur la terre. Au début je n'ai rien entendu, puis j'ai perçu des échos lointains... des chocs métalliques, comme des coups de pioches. On avait l'impression que des centaines de mineurs creusaient le sol sous nos pieds. Ça tapait, ça tapait... De temps à autre on entendait des éboulements, des cris.

Bizarre, n'est-ce pas ?

Et puis Poppie est ressortie de sa grange en brandissant sa planche à roulettes, et il a bien fallu que je l'accompagne sans quoi elle se serait fâchée. Nous nous sommes toutes les deux assises sur ce fichu engin et nous avons commencé à dévaler la pente... Le problème c'est que la pente n'avait pas de fin et que plus nous descendions, plus nous prenions de la vitesse ! J'avais la trouille mais je m'efforçais de ne pas le montrer.

⁵Silence, refus de parler.

En un rien de temps nous avons traversé le village voisin, puis encore un autre, puis...

J'ai crié :

— Arrête ! ça va trop vite ! On s'éloigne beaucoup trop de chez nous ! Comment on va faire pour rentrer ?

J'avais raison. Pour retourner à la maison il nous faudrait revenir sur nos pas, c'est-à-dire *escalader* la pente que nous venions de dévaler. Or une *pente*, quand on se retourne pour la contempler, ça se change en *côte* ! En côte diablement raide !

Poppie a eu beaucoup de mal à arrêter la planche à roulettes. Nous étions comme aspirées vers le bas. *Et j'avais soudain très peur de ce qui se cachait justement en bas...*

La planche a dérapé et nous avons roulé dans le fossé bordant la route, cul par-dessus tête.

— Waou ! Quel vol plané ! s'est extasiée Poppie.

Elle m'énervait de plus en plus.

— Arrête de faire l'andouille ! ai-je grogné. Tu ne trouves pas ça bizarre ? Regarde un peu autour de toi. Les villages que nous avons traversés sont déserts ! Ce n'est pas normal.

Je me suis extirpée du fossé à grand-peine. Il fallait vraiment se cramponner à ce qu'on trouvait à portée de main pour rester planté sur ses pieds. C'est ainsi que j'ai longé une barrière, en agrippant les piquets un à un. Je me faisais l'effet d'une alpiniste se déplaçant à flanc de montagne. Une alpiniste qui aurait eu l'idée saugrenue d'essayer de se tenir debout sur la paroi !

J'ai constaté que les maisons, à force de pencher, commençaient à s'arracher du sol ! Des crevasses sillonnaient leurs murs et leurs charpentes émettaient des craquements inquiétants. Même chose pour les arbres dont les racines semblaient prêtes à sortir de terre...

J'ai crié :

— Y'a quelqu'un ?

Mais personne ne m'a répondu. Le village était désert.

— Tu as une idée de ce qui a pu se produire ? a demandé Poppie qui commençait enfin à se rendre compte que les choses ne tournaient pas rond.

— Je ne sais pas, ai-je répondu. J'espère qu'ils n'ont pas roulé le long de la pente sans pouvoir s'arrêter. Nous ferions mieux de rebrousser chemin. J'ai l'impression que plus on descend plus on est aspiré vers le bas... Tu ne trouves pas ?

— Si, c'est comme un courant d'air. Regarde : il arrache les feuilles des arbres... On se croirait en automne.

Inquiètes, nous avons tourné les talons, et, comme je le prévoyais, la remontée n'a pas été une partie de plaisir. Heureusement, Poppie est très forte (beaucoup plus forte qu'un garçon !) et elle m'a aidée. Sans elle, je crois que j'aurais fini par lâcher prise.

Épuisées, nous sommes enfin rentrées chez nous. Cette fois, j'ai donné trois coups de poing sur la valise en criant :

— Ça suffit ! Explique-nous ce qui se passe !

— D'accord, a grommelé le bagage magique. C'est tout simple. Les gens sont devenus fous.

— Oui, mais encore ?

— Ils ont pris leurs outils pour s'en aller creuser au fond du gouffre noir, dans l'espoir de découvrir la machine qui fait tourner le monde.

J'ai regardé Poppie. Elle a haussé les sourcils en signe d'incompréhension. Elle non plus ne savait pas à quoi la valise faisait allusion.

J'ai dû insister. De mauvaise grâce, le bagage nous a expliqué :

— Au centre de la terre, dans une caverne profondément enfouie, se cache une machine merveilleuse. Une machine magique. C'est elle qui permet au monde de tourner à peu près correctement. Elle est là depuis la nuit des temps, placée sous la garde de colosses qui veillent sur elle. Cette machine possède de grands pouvoirs ; si quelqu'un s'en emparait, il pourrait en obtenir tout ce qu'il veut. Il pourrait modifier l'ordre des choses. Faire, par exemple, que les rivières charrient non plus de l'eau mais de la limonade, que l'herbe soit en pâte d'amande, que la neige devienne de la glace à la vanille...

— *Cool !* a soufflé Poppie, les yeux brillants.

— Mais il pourrait également provoquer des changements beaucoup moins sympathiques... et, disons-le, déclencher d'effroyables catastrophes. C'est pour cette raison que les humains n'ont pas le droit de toucher à la machine.

— Ça n'explique pas pourquoi le monde s'est mis à pencher... ai-je fait remarquer.

— Mais si ! a sifflé la valise, agacée par mon interruption. À force de creuser en tous sens, les gens ont foré des centaines de tunnels, transformant ainsi le sol en gruyère. Cela fait des mois qu'ils travaillent d'arrache-pied sans parvenir à localiser la caverne aux merveilles. Les galeries, à force de s'entrecroiser, ont affaibli la solidité de la terre qui nous porte, et, la nuit dernière, le pays s'est effondré. Voilà pourquoi, ce matin, vous avez l'impression d'être accrochées au flanc d'une montagne. Tout au bout de cette pente s'ouvre le gouffre noir. C'est dans cet abîme que vous finirez si vous vous obstinez à glisser sur votre planche à roulettes.

Le gouffre noir

Tout ça semblait plutôt inquiétant. Par mesure de prudence j'ai récupéré la carte postale où mes parents sont prisonniers et je l'ai soigneusement rangée dans une pochette en cuir que j'ai suspendue à mon cou au moyen d'un lacet. Un moment j'ai été tentée de leur écrire pour leur raconter ce qui se passait mais j'ai renoncé ; pas la peine de les angoisser davantage. J'estimais être capable de me débrouiller seule... mais bon, là, je me faisais des illusions.

Au cours de la nuit j'ai été réveillée par un bruit horrible, comme si le pays tout entier s'effondrait. La maison s'est mise à pencher encore plus, et j'ai voltigé à travers la pièce avec mon oreiller et ma couette.

— Qu'est-ce qui se passe ? ai-je crié à l'intention de la valise.

— Je te l'ai déjà expliqué, a grogné le bagage. Le sous-sol est un véritable gruyère à cause des mineurs ! En ce moment les galeries s'écroulent les unes sur les autres. Ça provoque des glissements de terrain.

J'ai attendu le jour pelotonnée dans un coin. Au matin j'ai eu beaucoup de mal à gagner le rez-de-chaussée. Là, j'ai ouvert une fenêtre et passé prudemment la tête à l'extérieur.

La maison était très, très penchée !

À vrai dire on avait l'impression qu'elle se préparait à piquer une tête dans le vide. Devant moi, la campagne, les rues... bref, tout le pays se présentait sous l'aspect d'une pente horriblement raide. J'ai attrapé un bocal à cornichons qui traînait et, passant

le bras par la fenêtre, je l'ai posé sur la pelouse. Au lieu de rester en place, il s'est mis à rouler, à rouler de plus en plus vite. Je l'ai vu emprunter la rue principale du village et filer vers la forêt. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il avait disparu.

J'ai dit :

— Bon, si je ne veux pas suivre le même chemin, j'ai intérêt à trouver une corde !

J'ai fini par mettre la main sur un rouleau de cordage et je me suis harnachée à la manière des alpinistes, puis j'ai attaché l'extrémité du filin⁶ à la rambarde en fer forgé de la fenêtre. Ces précautions prises, je suis sortie dans le jardin. J'ai tout de suite perdu l'équilibre. Le sol était tellement penché qu'on n'arrivait plus à tenir debout ! Je me suis retrouvée à plat ventre dans l'herbe. Sans le secours de la corde j'aurais suivi le même chemin que le bocal à cornichons. J'aurais roulé sur moi-même en direction du gouffre noir, sans pouvoir m'arrêter.

— Ça va ? a crié Poppie sur ma droite.

Elle avait eu la même idée. Déguisée en grimpeuse, elle se déplaçait prudemment en s'accrochant à tout ce qui se trouvait encore planté dans le sol.

Quand elle est enfin arrivée à ma hauteur, elle a lancé :

— Sacrée aventure, non ? J'ai l'impression d'être une araignée suspendue à sa toile.

— Il va falloir faire quelque chose, ai-je grogné. On ne peut pas se contenter d'attendre, les bras croisés.

Poppie allait répondre quand un craquement inquiétant nous a fait lever les yeux.

Et là, j'ai vu que l'un des arbres du jardin penchait dangereusement. La pente était devenue trop vive, le poids de ses branches l'entraînait et ses racines sortaient peu à peu de terre...

— Nom d'un haricot bleu ! ai-je soufflé à Poppie. Tu ne devines pas ce qui va arriver ? Tout ce qui est planté dans le sol va subir le même sort. Les arbres... *mais aussi les maisons !* Tout va dégringoler... Le village entier va se transformer en avalanche. Il faut trouver un moyen de se mettre à l'abri !

⁶Corde.

Comme pour me donner raison, l'arbre a soudain basculé sous notre nez pour rouler le long de la pente. Il tournait sur lui-même tel un crayon sur une planche inclinée. Ses branches froissées perdaient leurs feuilles et leurs fruits.

J'ai examiné les maisons autour de moi. Leurs murs étaient lézardés et, déjà, les tuiles des toits dégringolaient, aspirées par le vide. Le reste ne tarderait pas à suivre. Bientôt ce serait le tour des cheminées, puis les bâtisses elles-mêmes s'arracheraient de terre pour rouler le long de la pente comme d'énormes rochers sur le flanc d'une montagne.

— Tout le pays va partir et s'entasser au fond du gouffre, ai-je bredouillé. Une sacrée avalanche se prépare, et nous allons nous trouver au beau milieu de ce déménagement !

— Ça va faire mal, a marmonné Poppie qui prenait enfin conscience du danger. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Je ne sais pas, je vais demander à la valise, elle aura sans doute une idée.

La réponse ne s'est pas fait attendre. À peine interrogé, le bagage magique a déclaré :

— La situation est grave. L'effondrement de cette nuit a endommagé la machine qui fait tourner le monde, de grandes catastrophes se préparent. Tu dois descendre au fond du gouffre noir pour essayer de la réparer. Mets-toi en route sans attendre car tout le pays va bientôt se changer en avalanche. Il faut que tu sois là-bas avant d'être prise sous le déferlement des maisons et des arbres déracinés. Une fois sur place, je te guiderai.

— Bon, a fait Poppie, au moins on sait à quoi s'attendre.

Il fallait faire vite. Nous avons bourré nos sacs à dos de nourriture et d'outils qui pourraient s'avérer utiles durant la descente, puis, encordés comme des alpinistes, nous avons quitté le village.

L'inclinaison du sol était si vive qu'il nous fallait progresser à quatre pattes, le ventre presque collé à l'herbe. Dès qu'on essayait de se redresser, on perdait l'équilibre. Tout autour de nous dégringolait : casseroles, meubles, vaisselle, lampadaires... Les appartements se vidaient par les fenêtres. Il était parfois difficile d'échapper à ce bombardement. Une marmite a rebondi

sur mon épaule gauche. Si elle m'avait touchée à la tête, j'aurais été assommée.

— On aurait dû s'attacher un oreiller sur la tête ! a crié Poppie.

Nous avons continué à descendre. Ce qui m'inquiétait réellement c'était le contenu des granges. Quand leurs portes céderaient, elles libéreraient une armée de machines agricoles, de tracteurs, qui dévaleraient la pente comme autant de chars d'assaut ! Il ne ferait pas bon se trouver sur leur chemin.

Nous avons réussi à atteindre la forêt sans trop de mal. J'avais ficelé la valise sur mon dos. J'espérais qu'en cas de vrai danger elle nous porterait secours. Je savais qu'elle était capable de voler dans les airs. Encore fallait-il qu'elle accepte de le faire. Depuis quelque temps nos rapports n'étaient plus aussi bons. Elle commençait à me prendre en grippe parce que je refusais obstinément de soulever son couvercle. Je crois qu'elle n'avait jusqu'alors jamais rencontré quelqu'un d'aussi entêté que moi !

Dans la forêt, les arbres penchaient un peu trop. On entendait leurs troncs gémir sous l'effet de torsion⁷. C'était impressionnant. J'ai noté que de nombreuses racines sortaient déjà de terre.

— Le premier qui tombera entraînera les autres, a murmuré Poppie. Ils basculeront tous comme des quilles.

— Je sais, ai-je soufflé. Il ne faut pas traîner.

Un craquement a retenti, me faisant sursauter. Levant les yeux, j'ai vu l'une des granges s'ouvrir à la lisière du village. Quand je dis « s'ouvrir », je ferais mieux d'employer l'expression « voler en éclats ». Une énorme moissonneuse-batteuse s'en est échappée. Un engin monstrueux tout hérissé de lames et de dents. Un véritable fauve mécanique qui, entraîné par la pente, se précipitait vers nous à la manière d'un éléphant fou, les défenses baissées, pour nous mettre en pièces.

— Attention ! a hurlé Poppie.

⁷Action de tordre.

J'ai pensé : « Nous sommes fichues. »

La moissonneuse a piqué droit vers la forêt, comme si elle nous avait repérées. Par chance, elle a embouti un gros arbre qui a encaissé le choc sans s'écrouler. C'était un miracle. La machine est restée là, coincée, incapable de continuer sa course.

— Il faut sortir de sa trajectoire tant que l'arbre la retient ! ai-je lancé. Je ne sais pas combien de temps ses racines résisteront à la poussée.

Dans la forêt il était plus facile de se déplacer que sur la plaine car les taillis, les arbustes, constituaient des points d'appui bien commodes.

J'avais tout de même conscience que nous étions en danger. Dès que le premier arbre s'abattrait, les autres suivraient, la forêt tout entière roulerait en vrac sur la pente comme le contenu d'une boîte d'allumettes renversée, nous transformant en chair à pâté.

Bon, je vais résumer car sinon ça deviendrait casse-pieds. Nous avons réussi à sortir de la forêt sans nous faire écrabouiller. La chance était vraiment de notre côté car les arbres gémissaient de plus en plus fort. Les plus gros, les plus lourds, semblaient sur le point de sortir de terre. Les animaux des bois nous accompagnaient dans notre fuite. Parfois, un écureuil me sautait sur la tête ou un renardeau me tombait dans les bras. C'était la panique générale.

Je commençais à me sentir fatiguée quand j'ai aperçu un énorme trou au milieu de la plaine. Une sorte de cratère comme aurait pu en creuser une météorite venue du fin fond de l'espace.

Le gouffre noir.

Il était assez large pour englober une ville, et l'on voyait bien qu'il ne cessait de s'agrandir car ses bords continuaient à s'écrouler, avalant les arbres et les maisons se dressant à proximité.

— Il va vraiment falloir qu'on descende là-dedans ? a bredouillé Poppie.

À ce moment-là, un homme, coiffé d'un casque de mineur et couvert de terre, est venu à notre rencontre.

— Eh ! a-t-il crié, ne restez pas là, les filles ! C'est dangereux ! Le gouffre continue à s'élargir. Il avale tout. On ne sait pas quand ça va s'arrêter. Suivez-moi, je vais vous conduire au campement.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? ai-je demandé.

L'homme a haussé les épaules.

— Des imbéciles ont cru malin d'utiliser des explosifs pour creuser plus vite, a-t-il répondu avec mauvaise humeur. Ça a déclenché des effondrements en chaîne. Les tunnels se sont affaissés comme si un géant donnait un coup de poing au sommet d'un immeuble de trente étages pour le transformer en millefeuille.

À cause de la poussière, il s'est mis à tousser et nous l'avons imité.

D'une main rude, il nous a poussées à l'intérieur d'un hangar fortifié où s'entassaient déjà une centaine de personnes aux yeux dilatés par la frayeur.

— Ne vous endormez pas, nous a-t-il conseillé. Restez aux aguets. Si le gouffre continue à se dilater, ce hangar sera lui aussi menacé et il faudra l'évacuer en hâte.

3

Le temps malade

Il y avait beaucoup de gens dans le hangar et l'on n'y voyait pas grand-chose à cause de l'absence de fenêtres. Ça empestait la terre remuée et la sueur. Une lampe à pétrole éclairait de sa lueur tremblotante les visages des mineurs. Les femmes, les hommes et les enfants, qui se blottissaient les uns contre les autres, portaient des casques. La plupart étaient couverts de boue ; certains étaient blessés. Le mineur qui nous avait amenées là s'est présenté :

— Je m'appelle Mathurin Lapioche, a-t-il dit. Installez-vous dans ce coin. Pour le moment, on ne peut qu'attendre en espérant que le trou ne continuera pas à s'agrandir, sinon il avalera cette bicoque comme il a déjà avalé le village qu'on avait bâti aux abords du gouffre.

Il s'est absenté une minute pour aller remplir deux bols de soupe qu'il nous a tendus.

— Avalez ça, a-t-il grommelé. La nuit risque d'être longue.

J'ai obéi. La soupe était bonne. À travers les parois du hangar, on entendait le bruit des éboulements.

— Pourquoi avoir creusé ces tunnels ? ai-je demandé.

Mathurin a poussé un soupir de lassitude.

— Au début ça semblait une bonne idée, a-t-il marmonné. Tout est parti d'une carte secrète sur laquelle nous avons mis la main. Elle indiquait la position de la machine merveilleuse. Comme tout va mal dans le monde, certains d'entre nous ont pensé qu'en pénétrant dans la caverne il nous serait possible d'agir sur la machine et de modifier ses réglages de manière à ce que les choses s'arrangent... Vous comprenez ? On aurait tourné

les boutons pour qu'il n'y ait plus de guerres, plus de famines, plus d'épidémies... ce genre de choses.

— Ah oui, ai-je approuvé, c'est vrai que ça semblait une super bonne idée !

— C'est ce qu'on se disait, mes copains et moi, a repris Mathurin. On est assez bricoleurs, les uns les autres, et on s'est bêtement imaginé qu'on serait assez malins pour modifier les réglages de la machine à notre guise. Hélas, les choses n'ont pas tourné comme nous l'espérions. D'abord la carte était fausse. Elle n'indiquait pas le bon chemin, alors il a fallu creuser d'autres tunnels... Et puis... et puis la chose s'est ébruitée. D'autres gens sont venus se joindre à nous. Des gens qui n'étaient pas animés des meilleures intentions. Eux, ce qu'ils voulaient, c'était modifier les réglages de la machine pour obtenir des choses merveilleuses : la vie éternelle, la richesse... Bref, tout le monde s'est mis à creuser n'importe comment. Et comme ça n'allait pas assez vite à leur goût, ils ont employé la dynamite. Voilà pourquoi le sous-sol s'est effondré.

— Quelle bande d'imbéciles ! a sifflé Poppie.

— Aujourd'hui je regrette de m'être lancé dans cette aventure, a murmuré Mathurin, mais il est trop tard. J'ai peur d'avoir déclenché une terrible catastrophe.

— Le trou ? ai-je demandé.

Il a gratté la barbe qui lui mangeait les joues avant de répondre, l'air embêté :

— Pas seulement. Je crois que le plafond de la caverne merveilleuse s'est effondré et que les rochers, en tombant sur la machine, l'ont cassée... Si ça s'est produit, il faut s'attendre au pire, car la machine règle l'écoulement du temps... Elle pourrait... elle pourrait nous expédier dans le passé ou dans le futur... ou même arrêter tout bonnement l'écoulement des heures, nous condamnant à rester prisonniers de la même éternelle seconde.

— *Quoi ?* ai-je gémi.

— Oui, a fait Mathurin en baissant la voix. Si son mécanisme se bloquait, nous pourrions nous retrouver condamnés à refaire toujours le *même* geste, prononcer les

mêmes mots, et cela pendant des milliers d'années. Nous serions transformés en pantins mécaniques.

J'en ai eu des sueurs froides.

— Nous saurons cela très vite, a conclu Mathurin Lapioche. Si le trou ne nous a pas avalés d'ici là. Restez vigilantes. Il faudra peut-être évacuer le hangar d'ici deux ou trois heures.

Il s'est éloigné.

— Nous voilà dans une sacrée mélasse, a soufflé Poppie. Moi qui pensais que cette aventure serait amusante !

Je me suis approchée de la porte afin de surveiller ce qui se passait dehors. J'avais l'estomac serré par la peur.

Le trou était déjà gigantesque et ne cessait de s'agrandir. On aurait dit une énorme bouche occupée à ruminer. Ses bords s'effondraient, augmentant son diamètre de minute en minute. Je n'avais jamais rien vu d'aussi inquiétant.

Comme si le spectacle n'était pas assez effrayant, une avalanche s'est produite et j'ai vu des centaines d'arbres dévaler la pente pour disparaître dans l'abîme. Toute la forêt y est passée, puis ça a été le tour des maisons déracinées... elles roulaient sur elles-mêmes comme les cubes d'un jeu de construction, perdant leurs tuiles, leurs cheminées, leurs volets. Les machines agricoles ont suivi, dans un grand pêle-mêle de ferraille cabossée. Le vacarme était insupportable, un truc à vous rendre sourde... j'ai dû me boucher les oreilles !

Tout ça, le gouffre l'a avalé comme vous engloutissez une bouchée de purée. Heureusement que les gens et les animaux avaient fui les villages, sinon ils auraient subi le même sort.

J'ai pensé : « Ça va peut-être calmer la fringale du trou ? Avec tout ça sur l'estomac il va sans doute arrêter de manger... »

J'ai pris conscience que je délirais. Il s'agissait d'un trou dans le sol, pas d'une vraie bouche affamée. L'appétit n'avait rien à faire dans cette histoire.

Bref, je suis restée longtemps recroquevillée sur le pas de la porte, à surveiller le déroulement des événements. Je mesurais du regard la distance qui séparait encore le trou du hangar. *Elle diminuait...*

— Si ça continue, 'va falloir évacuer, a fait Poppie, mais pour aller où ?

Oui, c'était ça le problème. Pour aller où ?

Qu'arriverait-il si le trou ne cessait jamais de s'agrandir, hein ? S'il continuait à avaler tout ce qui se trouvait aux alentours ? S'il se mettait en tête d'engloutir la terre entière ?

J'ai failli céder à la panique et m'enfuir en courant droit devant.

Enfin, au bout d'une heure, les effondrements ont diminué. Il était temps : le bord du gouffre n'était plus qu'à vingt mètres du hangar !

Le jour s'est levé. Un vilain jour grisâtre. L'air était plein de poussière et la lumière du soleil avait bien du mal à traverser ce voile épais. Nous étions tous très sales, avec un teint de pomme de terre. C'est sûr qu'on ne nous aurait pas sélectionnées pour un concours de reines de beauté !

Un à un, les gens sont sortis du hangar. Après un instant d'hésitation et en dépit des avertissements de Mathurin Lapioche, ils ont marché jusqu'au bord du trou. Nous les avons imités, Poppie et moi, en se tenant très fort par la main.

— Retiens-moi si je glisse ! ai-je ordonné à ma copine.

À pas prudents, nous nous sommes approchées du vide. Quand j'ai plongé mon regard dans l'abîme, le vertige m'a saisie. C'était un trou immense, d'une profondeur incalculable. Une espèce de cheminée qui semblait descendre au centre de la terre.

— Il y a quelque chose en bas, a remarqué Poppie. Quelque chose qui scintille... Regarde !

Elle avait raison. Dans les ténèbres du fond, on distinguait des étoiles minuscules dont la lumière bleuâtre clignotait.

Mathurin Lapioche nous a conseillé de reculer car les bords du trou étaient friables⁸.

— C'est bien ce que je craignais, a-t-il lancé. La voûte de la caverne merveilleuse s'est effondrée. Ce que vous voyez scintiller, ce sont les cadrans du tableau de commande de la

⁸Peu solides, qui peuvent s'effondrer d'une minute à l'autre.

machine... *Elle était bien là !* Avec un peu de patience nous aurions pu l'atteindre sans provoquer la moindre catastrophe.

J'ai regardé dans le gouffre. Combien de kilomètres nous séparaient du fond ? je me voyais mal y descendre au bout d'une corde !

— Il faut espérer que les éboulements ne l'ont pas endommagée, a répété Mathurin, sinon il faut s'attendre au pire.

Les gens ont commencé à discuter bruyamment. À présent que le trou avait cessé de dévorer la campagne ils reprenaient courage. Ayant, eux aussi, aperçu les reflets de la machine, ils se demandaient déjà comment l'atteindre.

— Les crétins ! a grogné Poppie, une catastrophe ne leur a donc pas suffi, ils veulent en provoquer une autre ?

Nous nous sommes installées à l'écart pour interroger la valise car je ne voulais pas être surprise en train de bavarder avec un bagage, ça aurait pu paraître bizarre.

J'ai cogné trois fois sur le couvercle et j'ai dit :

— Tu avais raison, la machine est bien là. Pour le moment tout semble normal. Que fait-on ?

— Tu te trompes, a ricané la valise. La machine est endommagée. Elle va tomber en panne. Des choses bizarres vont se produire. Le temps sera affecté.

— Le temps ? Tu veux dire la pluie, le soleil, la température ?

— Non, l'écoulement des heures. Le passé, le présent, le futur... Ces choses qui font que les humains grandissent, vieillissent et meurent. Tout ça va se mettre à dérailler. Si tu ne veux pas en subir les conséquences, soulève mon couvercle et prends les comprimés que je viens de préparer à ton intention. Avas-en un, ça te protégera des bouleversements temporels. Dépêche-toi, dans quelques minutes il sera trop tard.

J'ai hésité, craignant un piège.

Ne s'agissait-il pas d'une ruse destinée à me forcer à ouvrir la valise ?

Finalement, j'ai fait jouer les fermoirs et j'ai à peine entrebâillé le couvercle, ouvrant juste un espace où je pouvais

glisser la main. De cette manière, je ne voyais absolument pas ce qui se cachait à l'intérieur du bagage. À force de tâtonner, mes doigts ont rencontré un tube. Je m'en suis emparée et j'ai claqué le couvercle sans attendre.

J'avais peur de je ne sais quoi... d'être avalée par la valise, peut-être ? De me retrouver aspirée à l'intérieur ?

— Il va falloir que tu descendes dans la caverne, a marmonné la voix sous le couvercle. Je t'y emmènerai en volant, ce n'est pas le plus compliqué. L'ennui c'est qu'une fois en bas, tu devras dénicher le réparateur affecté à l'entretien de la machine, le réveiller, et le convaincre de faire son travail. Il s'appelle Globbo. C'est un colosse paresseux qui dort depuis des siècles. Lui seul est en mesure d'effectuer les réparations qui s'imposent. La machine est si compliquée qu'aucun humain, même le plus génial, ne serait capable de la remettre en état. As-tu compris ?

— Oui... Tu veux dire que des gens vivent en bas ?

— Exactement. Des tas de gens. Tu les trouveras sans doute un peu bizarres, mais il faudra t'y habituer. La caverne est un monde dangereux, plein de mauvaises surprises. Sois prudente !

Je me suis tournée vers Poppie pour lui demander :

— Tu veux m'accompagner ?

— Bien sûr ! a-t-elle répondu. Je suis trop curieuse de voir ce qui se cache en bas !

— Si tu parviens à réparer la machine tu seras récompensée, a repris la valise. Tu pourras, par exemple, exiger que tes parents sortent enfin de la carte postale maudite qui les retient prisonniers.

J'ai crié :

— C'est vrai ? Trop cool !

— La machine peut tout, a continué le bagage magique. Le meilleur comme le pire. Tout dépend de la façon dont on s'en sert.

Cette perspective m'a redonné du courage. Vrai, je n'étais pas trop emballée à l'idée d'aller me promener sous la terre, mais là... si en récompense des services rendus on libérait mes

parents de la malédiction qui les accablait, c'était franchement super !

Comme les gens, intrigués par notre manège, regardaient dans notre direction, j'ai jugé plus prudent de me taire. J'ai ouvert le tube et fait tomber deux comprimés au creux de ma paume. Ils étaient bleus. Poppie en a avalé un, je l'ai imitée. À présent le tube était vide.

— Bof ! a-t-elle grommelé, ça n'a pas de goût. J'espérais qu'il serait au moins parfumé au chocolat.

— Écoutez bien ! est intervenue la valise. *Ces comprimés sont les seuls que je suis en mesure de vous délivrer.* Si vous en avaliez un autre, vous mourriez empoisonnées. Ils vous protégeront pendant un certain temps, mais lorsque leur effet cessera, vous serez de nouveau exposées aux caprices de la machine. Souvenez-vous-en !

Nous sommes restées là un moment, à rassembler notre courage. Il s'était mis à pleuvoir, ce qui n'arrangeait rien. En prévision des épreuves qui nous attendaient, nous avons grignoté une partie de nos provisions. C'est alors que quelque chose de bizarre est arrivé.

La pluie... *j'ai remarqué que la pluie ne tombait pas normalement.*

Les gouttes descendaient au ralenti !

— Nom d'un haricot rouge ! ai-je soufflé. C'est ça dont parlait la valise : *le temps est en train de ralentir !*

En regardant autour de moi, je me suis aperçue que ce ralentissement affectait tout le monde. Même les gens bougeaient au ralenti. Les mots qui s'échappaient de leur bouche s'étiraient interminablement. Ça donnait des trucs du genre :

« JJJJ'aaaaaiiii ffffaaaaiiiimmmm... iiiiiillll ffffaaaaiiit fffffrrrrroooooiiiiid... »

Carrément bizarre.

Le plus étrange c'était encore les gouttes de pluie. *Elles descendaient très, très lentement.* Si lentement qu'on pouvait les cueillir une à une entre deux doigts, comme de jolies petites perles. Jamais je n'avais vu ça ! J'en ai attrapé une, puis deux,

puis trois... comme si j'allais m'en faire un collier. C'était fascinant. Les gouttes ne s'écrasaient pas quand on les saisissait, elles avaient une consistance caoutchouteuse.

— C'est à cause de la différence temporelle, a expliqué la valise. Elles et toi ne vivez plus à la même vitesse. Plus le temps ralentira, plus les choses te sembleront solides. L'air qui t'enveloppe deviendra caoutchouteux, tu auras du mal à le respirer. Quand un souffle de vent caressera ton visage, tu auras l'impression d'avoir été heurtée par une brique. Si le temps continue à ralentir, les gouttes de pluie deviendront aussi dures que des billes d'acier et elles te meurtriront la peau.

J'ai contemplé les perles brillantes au creux de ma paume. Elles étaient incroyablement jolies. Au-dessus de moi, j'ai aperçu un oiseau, arrêté au beau milieu du ciel, les ailes ouvertes. Il ne bougeait pas, ou très peu. On se demandait comment il faisait pour ne pas dégringoler.

— Il faut se dépêcher, s'est impatientée la valise. Les choses peuvent empirer. Si nous tardons trop, l'air deviendra si épais qu'il te faudra dix ans pour atteindre le fond du trou.

— Quoi ? ai-je protesté. Tu veux que je saute dans le vide ?

— As-tu un moyen de faire autrement ? a ricané la valise. Tu me tiendras par la poignée, solidement. Si l'air se fluidifie j'amortirai ta chute, comme je l'ai déjà fait dans le passé. Tu sais bien que je peux voler.

J'ai serré la poignée dans ma main droite et j'ai tendu la gauche à Poppie.

— Je ne veux pas te forcer à venir... ai-je murmuré. Si tu préfères rester là...

— Non, a-t-elle grogné. Je veux voir ce qui se cache en bas. Ne me lâche pas pendant la descente, c'est tout.

Nous tenant par la main, Poppie et moi avons marché jusqu'au bord du gouffre. Je n'étais pas très fière, je l'avoue. Pouvait-on vraiment compter sur cette fichue valise ? Et si elle décidait de nous jouer un sale tour ?

— Bon, ai-je dit, on saute à trois. Un... deux...

— Trois, a crié Poppie.

Et nous avons plongé dans le vide.

Globbo, le réparateur ensorcelé

Ça faisait réellement un drôle d'effet de tomber au ralenti, sans aucun parachute. Les parois du gouffre défilaient doucement autour de nous au fur et à mesure que nous nous enfoncions. *L'air était épais...* je ne trouve pas d'autre mot. Comme de la gelée de groseille, si vous voyez ce que je veux dire...

Si nous n'avions pas avalé les pilules magiques offertes par la valise il nous aurait fallu plusieurs jours pour atteindre le fond. Au moment de sauter dans le vide, j'avais en effet remarqué que les gens bougeaient si lentement qu'on aurait dit des statues descendues de leur socle.

Un horrible fouillis régnait au fond du trou. Arbres, maisons, machines agricoles... Tout s'était fracassé pour constituer une montagne de débris entre lesquels nous avons dû nous faufiler. Heureusement, la valise nous guidait. C'est elle qui déterminait le chemin à suivre.

Nous avons touché le sol avec un certain soulagement, je dois l'avouer. Là, bâillait un nouveau cratère, moins important : l'entrée du monde souterrain.

Brusquement, l'air a repris sa consistance normale, et j'ai compris que le temps s'était remis à couler normalement. Il fallait en profiter pour descendre dans la caverne.

La valise à la main, je me suis engagée au milieu des éboulis. Il ne faisait pas noir dans la grotte. De très jolis scintillements couraient sur les parois, un peu comme des guirlandes de Noël ; ça clignotait... bleu, rouge, vert, jaune... J'ai

eu l'impression d'entrer dans la tanière du Père Noël. Zut ! j'aurais dû faire une liste de cadeaux !

D'après ce que j'ai pu en voir, la grotte était immense. Un véritable monde souterrain.

— Hé ! s'est exclamée Poppie. Regarde ! Y'a un panneau...

Effectivement, coincée entre deux rochers, une vieille pancarte peinte en lettres gothiques⁹ annonçait :

Globbo. Réparateur de machines magiques. Suivez la flèche.

À voir la peinture écaillée, ça ne devait pas dater d'hier. J'en ai fait la remarque à la valise. Elle m'a répondu :

— Globbo est immortel ; il est là depuis des millénaires. Quand on n'a pas besoin de lui il s'endort et entre en hibernation comme les ours. Le problème, ensuite, c'est de parvenir à le réveiller. Son sommeil est si profond qu'il est difficile de lui faire ouvrir les yeux.

— Il est gentil ? ai-je demandé.

— Plus ou moins, ça dépend de son humeur. Il est paresseux et déteste être réveillé. C'est un colosse, car seul un homme possédant une force herculéenne est capable de soulever la trousse à outils permettant de réparer la machine merveilleuse. Il va probablement se mettre à râler... Je crois qu'il dort depuis sept cents ans et qu'il n'a pas tellement envie de reprendre le travail.

Bon, ça s'annonçait bien ! Nous avons suivi les flèches peintes sur la paroi. Un chemin serpentait à travers les rochers. Quand on levait les yeux, on s'apercevait que la caverne était pleine de stalactites (qui descendent), de stalagmites (qui montent), et tous ces trucs couverts de calcaire qui ressemblent à des dents de dinosaures gigantesques. Faut aimer. Bon, en réalité ça flanque un peu la trouille.

Une curieuse baraque s'est enfin dressée sur notre chemin, un château miniature constitué de pierres entassées un peu

⁹Écriture utilisée au Moyen Âge, très difficile à déchiffrer.

n'importe comment. Au-dessus de la porte d'entrée, une plaque gravée au burin proclamait :

Réparateur spécialisé. À ne réveiller qu'en cas d'extrême urgence... et à vos risques et périls !

— D'accord ! a soufflé Poppie, au moins on est prévenues... Tu crois qu'il va nous arracher la tête ? Remarque, je comprends ça, je déteste qu'on me réveille en sursaut.

Nous avons franchi le seuil de la bâtisse. Ça empestait la chaussette sale... (Un peu comme dans la chambre d'un garçon.)

Il y avait des toiles d'araignée partout et le moindre objet était recouvert d'une épaisse couche de poussière grise. D'après ce qu'on pouvait en voir, ça ressemblait à l'atelier d'un garagiste, avec plein d'outils *bizarres* et *énormes*...

Des ronflements faisaient trembler les murs, à croire qu'un éléphant faisait la sieste dans la chambre d'à côté.

Posé sur le sol, un gros sac en cuir occupait le centre de l'atelier. J'ai voulu le soulever... Il pesait des tonnes ! Seul un colosse aurait pu l'arracher de terre.

— Tu as vu ça ? a soufflé Poppie en me désignant une nouvelle pancarte.

Je me suis penchée ; à travers la couche de poussière j'ai déchiffré l'inscription suivante :

Attention ! Si vous le réveillez, le réparateur sera de fort méchante humeur. Si vous ne voulez pas qu'il vous écrase la tête d'un coup de poing, préparez-lui un succulent petit déjeuner. (Le café, la confiture et le pain sont dans le placard rouge.)

De mieux en mieux !

— Qu'est-ce qu'on fait ? a demandé Poppie.

— Je crois qu'il faut suivre la procédure, ai-je soupiré. Préparons-lui son déjeuner. Je ne tiens pas à ce que cet ogre m'arrache bras et jambes parce qu'il a le réveil mauvais.

Le placard en question disparaissait sous les toiles d'araignée. Il a fallu les balayer pour y accéder. Hélas, une fois les portes ouvertes, nous avons déchanté. Les provisions étaient là depuis si longtemps qu'elles étaient immangeables. Le pain

était dur comme un caillou, la confiture s'était changée en moisissure et le café avait une odeur de poubelle.

— Nous voilà bien ! s'est exclamée Poppie.

— Tant pis, ai-je fait en haussant les épaules, allons voir quelle tête il a...

Nous avons franchi le seuil de la chambre sur la pointe des pieds. La surprise nous a pétrifiées, les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte. Nous nous attendions à trouver un géant aux muscles énormes, mais si l'homme qui dormait entortillé dans ses draps poussiéreux était effectivement très grand, il n'avait rien d'un hercule ! C'était au contraire un vieillard d'une maigreur épouvantable, à la longue barbe blanche. Comme il était plongé dans le sommeil depuis des siècles, les araignées avaient tissé des toiles sur son visage, si bien qu'il avait l'air d'une statue oubliée au fond d'un château.

— *Mais c'est un vieux bonhomme !* a hoqueté Poppie. Ses bras sont à peine plus gros que des spaghettis, jamais il ne pourra soulever la trousse à outils magiques !

— Il a dû maigrir en dormant, ai-je supposé. C'est ce qui arrive aux ours qui hibernent. Quand ils se réveillent leur peau flotte sur leurs os¹⁰.

J'étais plutôt consternée¹¹.

— Dans l'état où il est, il ne risque pas de nous faire du mal ! s'est réjouie Poppie. On ne court pas grand danger à le réveiller !

Je me suis approchée du lit. Globbo avait l'air en piteux état pour un réparateur. Sa peau adhérait à ses os, laissant deviner les contours de son squelette. Je le voyais mal soulever sa trousse à outils et partir réparer la machine. Je doutais même qu'il ait la force de s'asseoir dans son lit !

— Que fait-on ? ai-je demandé à la valise.

— Vous devez le réveiller, a insisté le bagage. Rien n'est possible sans lui. Lui seul est capable de réparer la machine merveilleuse.

¹⁰C'est vrai !

¹¹Horriblement déçue.

Poppie s'est approchée du lit et a crié « Debout là-dedans ! » à l'oreille du vieux bonhomme. Globbo n'a pas bronché. Ses ronflements n'ont pas diminué d'un décibel¹².

— En plus il est sourd ! a lâché Poppie, dépitée.

— Mais non, est intervenue la valise. Il est endormi depuis des siècles, c'est pour ça. Il faut insister.

Obéissantes, nous nous sommes mises à deux pour crier... sans aucun résultat. La gorge en feu, je suis allée dans la cuisine récupérer une casserole et j'ai tapé dessus avec une louche comme s'il s'agissait d'un tambour. Globbo a continué de dormir. Il paraissait si maigre, si frêle que je n'osais pas le secouer de peur de lui briser les os. C'était une sorte de très vieux grand-père dont la taille avoisinait les deux mètres cinquante, mais qui tomberait probablement en miettes s'il commettait l'erreur de se redresser. J'avais un peu honte de le persécuter.

Après avoir crié, sauté, chanté, battu des mains, tapé sur des marmites, nous avons bien été forcées de nous rendre à l'évidence : aucun vacarme ne semblait capable d'éveiller Globbo.

— Si les bruits habituels ne fonctionnent pas, a fait remarquer la valise, c'est sans doute qu'il faut utiliser un son magique. Cherchez autour de vous... Il y a forcément quelque chose : un sifflet, une flûte...

Nous avons mis la chambre sens dessus dessous avant de passer dans l'atelier. Chaque fois que nous touchions un objet, un nuage de poussière s'en échappait, nous faisant tousser et éternuer.

Épuisée, j'allais renoncer, quand j'ai enfin aperçu une minuscule inscription sur le montant de la porte :

Pour réveiller le réparateur, appuyez sur ce bouton.

Je me serais flanqué des claques ! Évidemment, le bouton était à peine plus gros qu'un noyau de cerise et on le distinguait mal, mais bon... Comme quoi il faut toujours lire les panneaux de signalisation.

¹²Unité de mesure du son.

J'ai pressé le bouton. Un bruit mélodieux a résonné, un son cristallin, très beau, mais à peine perceptible. Immédiatement Globbo a cessé de ronfler. Je l'ai entendu tousser, grogner et grommeler des jurons. De toute évidence il n'était pas content de se réveiller.

J'ai couru à son chevet. Il avait ouvert les yeux et semblait éberlué.

— Je suis désolée de troubler votre sommeil, monsieur Globbo, ai-je bredouillé, mais nous avons besoin de vous. La machine a été endommagée, elle va tomber en panne et ce sera la fin du monde...

— Ventre-saint-gris ! a rugi le vieux bonhomme, c'est pour ça que tu me déranges, sauterelle ? *Où est mon petit déjeuner ?* Je veux mon café, ou je vous arrache la tête à toutes les deux !

Il a essayé de s'asseoir ; c'est à ce moment-là qu'il s'est rendu compte de son état, et la colère l'a quitté.

— Palsambleu ! a-t-il gémi, j'ai dû dormir plusieurs siècles... J'ai affreusement maigri. Où est mon chapeau ?

J'ai pensé qu'il délirait et j'ai sorti un sandwich de mon sac à dos dans l'espoir de le réconforter.

— Tout a pourri dans le buffet de la cuisine, ai-je expliqué, mais prenez toujours ça, ça vous remontera.

Il m'a arraché le casse-croûte des mains et l'a dévoré. J'ai compris que lorsqu'il était plus jeune, ce ne devait pas être un type commode.

— *Encore !* a-t-il ordonné quand il a eu terminé.

Poppie, de mauvaise grâce, a dû se résoudre à lui offrir elle aussi son sandwich. Il n'en a fait qu'une bouchée.

— Tout ça ne me dit pas où est mon chapeau... a-t-il grogné en s'essuyant la bouche d'un revers de main.

— Nous comptons sur vous ! s'est emportée Poppie, brusquement furieuse. La situation est catastrophique. Pourquoi êtes-vous dans cet état ?

Globbo a haussé ses maigres épaules. Des araignées couraient dans sa longue barbe blanche, il ne semblait pas s'en apercevoir ; ou alors il s'en moquait.

— On m'a jeté un sort, il y a de cela des millénaires, a-t-il expliqué. À l'époque où la Terre était encore peuplée de

dinosaures. Sans me demander mon avis, mes chefs m'ont affecté à l'entretien de la machine merveilleuse... *pour l'éternité !* En contrepartie, ils m'ont rendu immortel. Comme ils avaient peur que l'ennui me fasse perdre la tête, ils ont décidé que je dormirai entre deux dépannages. Ce qu'ils n'avaient pas prévu c'est que la machine ne tomberait pratiquement jamais en panne, et que je passerai toute ma vie à dormir !

— Vous êtes peut-être immortel mais vous avez horriblement vieilli, a déclaré Poppie. Je doute que vous soyez encore capable de soulever votre fameuse trousse à outils !

Globbo a touché sa barbe et haussé les épaules avec insouciance.

— Oh ! tu veux parler de ça ? a-t-il lancé. Le vieillissement et la maigreur sont des conséquences de l'hibernation prolongée, mais elles disparaîtront dès que j'aurai coiffé mon chapeau magique. Où est-il, d'ailleurs, je l'avais posé sur la table de chevet en me couchant, il y a... sept cents ans.

— De quel chapeau magique parlez-vous ? ai-je demandé.

— De mon chapeau de réparateur. Quand je le pose sur ma tête il me rend instantanément force et jeunesse. Je l'ôte pour dormir afin de ne pas user son pouvoir. Dès que je l'aurais retrouvé, je redeviendrai un colosse en pleine forme. Vous ne me reconnaîtrez plus. Bien évidemment, s'il a disparu, je resterai dans l'état dans lequel vous me voyez présentement. C'est-à-dire que je ne pourrai guère vous aider.

Je me suis penchée pour regarder sous le lit, au cas où le fameux chapeau aurait roulé sur le sol. Il n'y avait rien, qu'une douzaine de squelettes de rats.

— C'est fâcheux, a marmonné Globbo. Il va falloir vous débrouiller pour le retrouver, sinon je ne vais pas tarder à me rendormir.

— Quelqu'un l'a peut-être volé ? ai-je supposé.

Le vieil homme a grimacé.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi car ce couvre-chef ne fonctionne que sur moi, a-t-il répondu. Celui qui le volerait s'en trouverait bien embarrassé. Non... Peut-être a-t-il été emporté par un courant d'air ? Vous devriez jeter un coup d'œil aux

alentours. En attendant je vais rester là, allongé, car je me sens incapable de quitter ce lit. Je suis désolé, mais sans chapeau, je ne suis plus bon à rien.

Voilà qui ne simplifiait pas les choses. Imitée par Poppie, j'ai donc entrepris d'explorer tous les recoins de la maison, sans rien trouver. Il a donc fallu étendre le champ des recherches à l'extérieur, dans les rochers, ce qui n'avait rien de facile. Peu à peu, j'ai pris conscience que la caverne était un endroit dangereux, peuplé de précipices, de crevasses... Et puis... *et puis j'ai eu très vite la sensation d'être observée.*

— Je crois qu'on nous espionne... ai-je chuchoté à Poppie.

— J'allais te le dire, a répondu ma copine. J'ai repéré des ombres qui bougeaient derrière les rochers.

J'allais ajouter quelque chose quand j'ai enfin repéré le chapeau de Globbo, perché au sommet d'une stalagmite, à une trentaine de mètres. C'était un chapeau jaune qui se voyait de loin. Il était orné d'une longue plume comme en portaient jadis les mousquetaires et les pirates.

J'ai couru pour aller le décrocher et là, il s'est passé un truc bizarre... alors que j'avais déjà parcouru la moitié du chemin, je me suis brusquement retrouvée à mon point de départ, là où j'étais une minute plus tôt !

J'étais revenue en arrière, à l'instant où mes yeux se posaient sur le chapeau.

« Nom d'un haricot vert ! ai-je pensé, mais j'ai déjà vécu ce moment... »

Je me suis remise à courir, et toc ! Alors que je posais presque les doigts sur le couvre-chef jaunasse, je me suis encore retrouvée à mon point de départ, trente mètres en arrière, en train de crier à ma copine : « Tiens, le voilà, son chapeau ! » Ça n'allait pas du tout.

— *C'est le temps !* a balbutié Poppie, il recommence à dérailler. Il fait des sauts en arrière, nous obligeant à revivre le même moment plusieurs fois de suite. Si ça continue comme ça, on sera encore là dans six mois !

Cette fois j'ai couru aussi vite que possible pour attraper le chapeau. J'avais la trouille de repartir encore en arrière. Une seconde, je me suis imaginée prisonnière de cette parenthèse

temporelle, condamnée pendant dix ans à faire les mêmes gestes, à dire les mêmes mots... Quelle horreur !

Les doigts crispés sur le couvre-chef j'ai regagné la maison du réparateur.

— Voilà votre fichu galurin ! ai-je grogné à l'adresse de Globbo. Dépêchez-vous de vous en coiffer, il faut se mettre au travail sans attendre. La machine cafouille complètement, le temps se met à bégayer.

— Oui, ça lui arrive parfois, a fait le vieil homme en posant soigneusement le feutre sur ses cheveux blancs.

Il y a eu comme un crépitement électrique. J'ai fait un bond en arrière, persuadée que la foudre allait me carboniser sur place ! La magie était en train d'opérer.

Globbo changeait... Le chapeau jaune à peine posé sur sa tête, il avait commencé à rajeunir !

En l'espace de quelques minutes le vieillard décharné au poil gris s'est transformé en un colosse enveloppé d'énormes muscles, que ses longs cheveux et sa barbe noirs faisaient ressembler à un homme préhistorique.

— Tu vois, a-t-il lancé, je ne t'ai pas menti. Sans mon chapeau je ne suis rien. Le problème c'est qu'à présent je meurs de faim.

Sans plus s'occuper de nous, il s'est précipité dans la cuisine et là – vision d'horreur ! – il a dévoré le pain dur, la confiture moisie et le café pourri, sans paraître le moins du monde incommodé. Il mastiquait avec un tel entrain que j'ai même cru qu'il allait engloutir assiettes et couverts !

Il était si grand que sa tête frôlait le plafond.

— *Ah ! que j'ai faim*, a-t-il gémi. Quand je redeviens jeune j'ai tout le temps faim, c'est un vrai calvaire. Et si je ne trouve aucune nourriture normale à me mettre sous la dent, j'ai tendance à devenir cannibale. Je préfère vous prévenir si nous devons travailler ensemble. Toi, tu es trop maigre, mais ta copine, cette Poppie, me paraît dodue à souhait...

— Arrêtez de délirer, ai-je lancé, on se débrouillera pour vous trouver de quoi manger, attrapez plutôt votre trousse à outils. Plus vite la machine sera réparée plus vite je pourrai rentrer chez moi.

Je faisais la faraute mais, en réalité, j'étais assez inquiète. Travailler avec un cannibale ne m'enthousiasmait pas tellement.

Obéissant, Globbo a soulevé d'une seule main le sac contenant les outils. Il fallait posséder une force exceptionnelle pour réussir un tel exploit.

— Il faut descendre, a-t-il expliqué. La machine est beaucoup plus bas.

Sans plus s'occuper de nous, il est sorti de la maison pour s'élancer sur le chemin caillouteux qui s'enfonçait dans les profondeurs de la caverne.

Il sifflotait.

Nous lui avons emboîté le pas. Nous ne savions que lui dire et, il faut l'avouer, il nous faisait peur.

Très vite, nous nous sommes rendu compte que des ombres aux yeux luisants se cachaient derrière les rochers bordant le chemin. Des ombres qui nous espionnaient. Elles chuchotaient entre elles, se bousculant pour mieux nous observer, comme si nous étions des extraterrestres.

Tournant brusquement la tête, j'ai aperçu deux hommes préhistoriques enveloppés de peaux de bêtes, et, plus loin, un mousquetaire, avec son chapeau à plume et son épée rouillée !

J'ai dit :

— Monsieur Globbo, on dirait que ces gens viennent d'époques différentes, c'est normal ?

— Oui, a répondu le réparateur. La machine existe depuis la création de la Terre et, depuis toujours, les habitants de la surface ont tenté de s'en approcher... À toutes les époques, des petits curieux ont trouvé le moyen de descendre ici. Ne vous étonnez pas si vous apercevez des chevaliers en armure ou des légionnaires romains...

— Mais, a protesté Poppie, ils devraient être morts depuis longtemps !

— À la surface, oui, a admis Globbo, mais ici il en va différemment. Quand on vit à proximité de la machine on vieillit si lentement qu'on devient presque immortel. C'est le moyen qu'a trouvé la machine pour attirer et retenir ici les humains dont elle fait ses serviteurs. Disons que c'est une sorte

de salaire qui leur est versé en échange de leurs bons et loyaux services.

— Mais pourquoi a-t-elle besoin d'eux ? ai-je demandé.

— Pour entretenir la caverne, empêcher que les parois ne s'effondrent, boucher les crevasses... Faire le ménage, quoi !

— Mais pourquoi nous regardent-ils comme ça ?

— Parce que personne n'est descendu ici depuis un bon moment, on n'a donc plus de nouvelles du monde d'en haut. Ils sont curieux, ils meurent d'envie de vous poser des questions.

J'ai fait la grimace. Je n'avais pas tellement envie de discuter avec les hommes préhistoriques. Qu'auraient-ils pu bien me demander ? Si le prix du bifteck de mammoth avait augmenté ?

— Alors, a supposé Poppie, si on restait ici, on ne grandirait jamais ? On aurait 12 ans pour l'éternité ?

— Vous grandiriez, a corrigé Globbo, mais très, très lentement... Il vous faudrait peut-être vingt ou trente ans pour avoir enfin 13 ans.

— Je n'y comprends rien !

— C'est normal, ces histoires de temps ralenti c'est toujours très compliqué. Tu dois seulement comprendre qu'ici, les heures, les semaines, ne s'écoulent pas au même rythme que là d'où tu viens. La machine agit ainsi pour garder ses serviteurs en vie le plus longtemps possible. Elle sait que s'ils meurent, il ne lui sera guère facile de les remplacer. Et elle a besoin d'eux pour empêcher que la caverne ne s'écroule.

Je sentais la migraine me gagner. Mais Globbo n'avait rien inventé, j'ai pu rapidement le vérifier. Derrière les rochers se cachaient des chevaliers en armure rouillée, des légionnaires romains, des Gaulois qui avaient côtoyé Vercingétorix... S'ils n'avaient pas pris une ride au cours des siècles écoulés, on ne pouvait en dire autant de leurs armes et de leurs casques rongés par l'oxydation¹³ ; quant à leurs vêtements, ils tombaient en loques et l'on pouvait presque voir leurs fesses !

Brusquement, Globbo m'a paru de mauvaise humeur.

¹³Nom scientifique de la rouille.

— Bavarder m'a donné faim ! a-t-il grogné. Vous n'avez plus rien dans vos sacs à dos, les filles ?

— Hélas non, avons-nous répondu, déjà inquiètes. Mais vous trouverez sûrement de quoi manger d'ici peu...

— C'est sûr, a renchéri Poppie. Comment vous organisez-vous d'habitude ? Vous chassez les animaux ?

— Non, a grondé Globbo. Nous n'avons pas le droit de tuer les animaux. La machine nous l'interdit. Ils ne sont plus assez nombreux. C'est à cause des hommes préhistoriques qui, dans un premier temps, les ont systématiquement massacrés pour les dévorer... La machine a dû réagir avant qu'il n'en reste plus un seul. Depuis, les animaux sont protégés, on n'arrive plus à les tuer.

— Ça n'a pas d'importance, ai-je fait remarquer, puisque vous êtes tous immortels. Vous ne courez donc pas le risque de mourir de faim.

— On peut dire ça, oui, a craché le réparateur avec exaspération. On ne peut pas mourir, c'est vrai, mais la sensation de fringale demeure... Elle nous torture ! Vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est d'avoir faim depuis des siècles !

Cette fois il avait réellement l'air de sale poil.

— La seule chose qu'on nous permette de manger, a-t-il continué, ce sont les champignons et les lichens qui poussent sur les rochers. Mais manger des champignons pendant quatre ou cinq siècles, ça finit par lasser. Surtout quand, comme moi, on aime la chair fraîche.

« Nom d'un haricot jaune ! ai-je pensé, il ne faudrait pas qu'il se mette en tête de nous transformer en casse-croûte, Poppie et moi. »

— Écoutez, ai-je proposé, faisons une halte. Je vais ramasser des champignons pour faire une soupe, ça vous calera un peu l'estomac, non ?

— Mouais... a marmonné Globbo, peu convaincu. Ce sera toujours mieux que rien.

Nous nous sommes installés au bord de la route. Les mains tremblantes, j'ai déballé le nécessaire de camping entassé dans mon sac à dos.

— Vous comprenez, a continué Globbo en se passant la langue sur les lèvres, les animaux sont répertoriés par la machine, les humains également. Elle tient ses comptes à jour et vérifie sans cesse que rien n'a changé... Les humains n'ont pas le droit de se tuer entre eux, mais, comme ils sont encore nombreux, ils sont moins protégés que les animaux... si bien que si quelqu'un s'avisait d'en dévorer un, ça ne serait pas trop grave. Surtout s'il s'agissait d'un étranger (ou d'une étrangère) que la machine n'a pas encore enregistré... *Vous deux, par exemple...* Vous ne figurez pas encore sur les listes de la machine, elle ignore votre présence, *si bien que si quelqu'un s'avisait de vous manger...*

— Je vais ramasser les champignons ! ai-je bredouillé en me levant précipitamment.

— Je vais t'aider ! a glapi Poppie, tu n'y arriveras pas toute seule.

Nous avons pris la fuite sous l'œil gourmand de Globbo qui ne cessait de se passer la langue sur les lèvres.

— Qu'est-ce qu'on fait ? a gémi Poppie en arrachant de gros champignons pour les entasser dans son sac. Tu as vu de quelle manière il nous regarde ?

— Oui, ai-je murmuré, mais on a besoin de lui. Il faut qu'il répare la machine sinon ce sera la fin du monde. Je vais demander à la valise de nous aider.

Quand nous sommes revenues au camp, Poppie a préparé les champignons, et je me suis éloignée pour interroger le bagage magique.

— Si ça continue comme ça, il va nous dévorer, ai-je balbutié. Trouve une solution, vite !

— Glisse la main sous le couvercle, a répondu la valise. Tu trouveras un tube de comprimés modérateurs d'appétit. Ça devrait le calmer pendant un moment. Mélange-les à sa soupe. J'espère que ce sera suffisant.

J'ai récupéré les cachets et j'ai regagné le bivouac. La soupe aux champignons sentait bon. J'ai fait fondre deux comprimés dans le bol de Globbo.

— Tenez ! ai-je lancé en le lui apportant, avalez ça, je pense que ça calmera votre fringale.

— J'en doute, a grogné le réparateur, mais bon, je veux bien essayer.

Il m'a pincé la joue en soupirant :

— Tu es bien gentille, ma petite... dommage que tu sois si maigre.

« Pourvu que ça marche ! ai-je pensé. Sinon il va nous dévorer avant la fin de la journée. »

— Et si on lui écrasait la tête avec une grosse pierre ? m'a chuchoté Poppie lorsque je l'ai rejointe près du bivouac.

— On ne peut pas ! ai-je tranché. Il faut qu'il répare la machine. S'il ne le fait pas, des millions de gens mourront, ce sera le chaos total.

— D'accord, a grogné ma copine, mais s'il nous mange tu ne viendras pas pleurnicher.

La gorge serrée, j'ai avalé ma soupe qui était délicieuse. Je n'osais pas me retourner car je sentais le regard de Globbo fixé sur moi. Il devait m'imaginer en train de rôtir à la broche.

Le repas avalé, il a fallu se remettre en route. Plus tôt la machine serait réparée, plus vite nous pourrions prendre la fuite Poppie et moi.

Au bout d'un quart d'heure, le réparateur a recommencé à grogner. Des gargouillements atroces montaient de son estomac.

— Ah ! j'ai trop faim ! haletait-il, c'est insupportable...

De part et d'autre du chemin, des animaux nous observaient, immobiles, comme s'ils n'avaient pas peur des humains.

Il y avait là des biches, des cerfs, des sangliers, des lapins... À cause de l'absence de lumière solaire, leur pelage était devenu blanc¹⁴.

— Ah ! c'en est trop ! a hurlé Globbo. Ils me narguent ! Je n'en peux plus... Tant pis !

Et laissant tomber sa trousse à outils dans la poussière, il a ramassé un gros caillou et s'est élancé en direction des animaux. J'ai poussé un cri de terreur.

Curieusement, les bêtes ne bougèrent pas. Globbo, ivre de fureur et de gourmandise, se jeta sur une biche et la frappa à la tête de toutes ses forces. Je pensais que la pauvre bête allait s'effondrer sur le sol, le crâne fendu, mais non... elle resta plantée sur ses pattes, raide comme une statue. Désespéré, Globbo se jeta alors sur un sanglier qu'il essaya pareillement d'assassiner, mais le cochon sauvage demeura lui aussi immobile, insensible... Les coups que lui assenait le réparateur résonnaient de façon bizarre, comme si l'on avait frappé une statue de bronze avec un marteau.

À bout de nerfs, Globbo s'est agenouillé dans la caillasse, la tête dans les mains et s'est mis à pleurer.

Lentement, je me suis approchée des animaux pour les toucher. *Ils s'étaient changés en pierre !*

— C'est... c'est la machine qui les protège, a reniflé le colosse. Dès qu'on essaie de leur faire du mal, elle les transforme en statues... Il est impossible de les tuer... et encore moins de les manger.

Le danger étant désormais écarté, les biches ont recouvré leur souplesse. Après s'être ébrouées, elles se sont éloignées à pas lent, leurs sabots cliquetant sur les rochers.

« C'est super ! ai-je pensé. Si la machine faisait la même chose pour ceux qui, comme nous, vivent à la surface, il n'y aurait plus de crimes ni de morts ! »

Les lamentations de Globbo m'ont ramenée à la réalité.

— Ah ! Comme j'ai faim ! pleurait-il.

¹⁴Il en va ainsi des animaux vivant dans l'obscurité.

Heureusement, au bout d'une demi-heure, les cachets modérateurs ont fait effet et ses crampes d'estomac ont cessé. Nous avons pu reprendre la route en toute tranquillité.

5

La machine

Au fur et à mesure que nous descendions, des villages troglodytes¹⁵ surgissaient entre les rochers. Debout sur le pas de leur porte, des gens nous regardaient passer. Certains nous adressaient des signes amicaux. Des odeurs de cuisine flottaient jusqu'à nos narines. En fait, tout sentait le champignon : la soupe, le pain... Les champignons semblaient constituer la seule source d'alimentation des habitants de la caverne. À la longue, ça devait être lassant. Vous imaginez un peu : pain de champignon, gâteau au champignon, soupe de champignon...

— Comment tous ces gens sont-ils arrivés ici ? ai-je demandé.

— Par hasard, a répondu Globbo. En explorant une galerie de mine ou en tombant dans une crevasse. Pareil pour les animaux.

Depuis que la faim avait cessé de le torturer, il semblait de meilleure humeur.

— Nous y voilà ! a-t-il soufflé tout à coup. Après ce tournant vous pourrez voir la machine.

Poussée par la curiosité, j'ai pressé le pas. Effectivement, quelque chose d'immense et de métallique a soudain surgi devant nous. Je ne saurai vous décrire ce que c'était... Pour faire simple, je dirai que ça ressemblait à une usine hérissée de tuyaux, de cadrans, de manettes. Ça clignotait de partout. Jamais de ma vie je n'avais vu quelque chose d'aussi compliqué.

— Eh ! C'est trop dingue ! a bredouillé Poppie.

¹⁵Villages composés de maisons creusées dans la paroi d'une montagne.

Des vibrations étranges s'élevaient de l'engin, des grésillements électriques dessinant des éclairs bleuâtres dans l'air. On aurait dit que la foudre allait s'abattre sur nous d'une seconde à l'autre.

— Consultons le tableau de bord, a lancé Globbo. Normalement le détecteur de panne devrait nous indiquer ce qui ne va pas.

À pas timides, nous l'avons suivi jusqu'au grand pupitre de commandes constellé de boutons et de manettes. Des cadrans palpaient, rouges. Quand on se penchait dessus, on pouvait lire des trucs comme :

Attention ! Planète polluée.

Attention ! Espèces en voie de disparition. Il ne reste plus que trente gorilles dans la province de Kashabura...

Attention !

Tout avait l'air d'aller mal, ça flanquait la trouille.

— La machine détecte ce qui va de travers, a expliqué Globbo. Quelqu'un qui saurait agir sur ces commandes pourrait remédier au mauvais état des choses... Hélas, les extraterrestres qui l'ont installée ici, il y a des centaines de millions d'années, ne sont jamais revenus s'en occuper... Depuis leur départ, la machine fonctionne en pilotage automatique, elle s'évertue à empêcher la planète d'exploser, c'est tout, mais les humains ne l'aident pas vraiment.

Les sourcils froncés, il s'est penché sur les cadrans afin de les étudier. Au bout d'un moment, il a soufflé :

— Ça y est, je sais de quoi il s'agit. En s'effondrant, la voûte de la caverne a heurté le réservoir de carburant qui se fissura. La machine fonctionne mal parce qu'elle va bientôt manquer d'essence. Voilà pourquoi elle a des ratés. Le moteur s'enraye.

Saisissant sa trousse à outils, il s'est éloigné à grandes enjambées. Nous l'avons suivi. Cette course nous a menés au pied d'un immense réservoir dont le flanc avait été cabossé par les éboulements. J'ai repéré une fissure par laquelle s'échappait un liquide scintillant qui semblait de l'or en fusion.

— Voilà la fuite, a confirmé Globbo. Je peux la colmater mais ça ne remplacera pas le carburant perdu... or, faute de carburant, la machine va s'arrêter d'ici peu.

— Que se passera-t-il alors ? s'est enquis Poppie.

— Le temps s'arrêtera définitivement, a calmement répondu le réparateur. Nous nous changerons tous en statues... et cela pour l'éternité. Nous deviendrons prisonniers de la même et unique fraction de seconde. Tu as déjà vu des statues plantées au long des allées dans un jardin public ? Eh bien nous serons comme ça.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? ai-je gémi.

— Pendant que je colmate la fissure, a proposé Globbo, vous pourriez descendre à la station-service vous procurer de l'essence. Comme vous vous en doutez, il s'agit d'une essence magique, assez spéciale. La station-service est tenue par un dénommé Zongolo, un type un peu bizarre. Vous n'aurez qu'à lui expliquer de quoi il retourne. Précisez que la situation est critique et que la machine risque de s'arrêter dans quelques jours... qu'elle fonctionne déjà sur sa réserve.

— Vous ne pourriez pas venir avec nous ? a proposé Poppie.

— Non, je suis réparateur spécialisé, il est hors de question que j'adresse la parole à un vulgaire pompiste, a sifflé Globbo en se raidissant. De plus, je suis fâché avec ce type. Nous ne nous adressons plus la parole depuis mille ans.

— D'accord ! ai-je lancé, on y va. Quel chemin doit-on suivre ?

— Tout droit, la route vous y mènera. Quand vous apercevrez une pompe à essence géante au bord du chemin vous serez arrivées. Soyez très persuasives, Zongolo est parfois un peu lent à comprendre ce qu'on lui explique.

Cette précision m'a arraché une grimace. J'ai tout de suite senti que les choses n'allaient pas être aussi simples qu'on aurait pu le croire.

Je ne me trompais pas.

6

Le pompiste fou

Nous conformant aux indications de Globbo, nous avons continué à descendre dans les profondeurs de la caverne. C'est ainsi que nous sommes arrivées en vue d'une étrange station-service aux allures de château fort. Une immense pompe se dressait au bord de la route. Un camion-citerne, tout rouillé et couvert de poussière, semblait attendre là depuis des siècles. Un panneau bosselé par les éboulements proclamait :

Garage Zongolo. Carburant magique. La maison ne fait pas crédit.

— Y a quelqu'un ? a crié Poppie.

Une atmosphère d'abandon pesait sur les lieux. Des gouttes d'or liquide s'échappaient du tuyau de la pompe en faisant ploc, ploc, ploc...

— Qui êtes-vous ? a soudain rugi une voix. Que faites-vous ici ?

Un colosse dans le genre de Globbo a surgi de derrière une montagne de bidons d'huile. Vêtu d'une salopette crasseuse, il avait une toute petite tête et des mains énormes, noircies par le cambouis. Il brandissait une clef à molette assez grosse pour tuer un éléphant du premier coup.

Je me suis appliquée à sourire pour dissimuler ma peur.

— Nous venons de la part de Globbo, le réparateur, ai-je bredouillé. Le réservoir de la machine merveilleuse est percé, elle va bientôt tomber en panne. Il faudrait que vous alliez le remplir.

L'affreux bonhomme nous a toisées¹⁶ de toute sa hauteur.

— Tu m'as bien regardé ? a-t-il grondé. Je suis Marcel Zongolo, le patron de cette station. Je *vends* de l'essence. Si tu veux que j'aille faire le plein de la machine, tu dois d'abord me payer.

— Mais nous n'avons pas d'argent... ai-je balbutié. Je croyais que vous aviez un accord avec Globbo.

— Je me moque bien de ce que vous a raconté ce damné réparateur ! Je suis un honnête commerçant. Mon métier c'est de *vendre* du carburant. Sans argent, pas d'essence. C'est simple à comprendre, non ?

— Mais le cas est un peu particulier, vous ne croyez pas ? Si la machine s'arrête ce sera la fin du monde... Vous en avez conscience ?

— Je n'ai pas à entrer dans ces considérations. Je dois rester fidèle à ma règle de conduite. Pas d'argent, pas de carburant. Un point c'est tout. C'est quand on commence à faire des exceptions que la morale fiche le camp !

Pendant près d'une demi-heure j'ai essayé de discuter avec le garagiste, de l'amener à comprendre qu'il devait faire un geste, qu'il s'agissait de solidarité, que... que... Peine perdue. J'ai fini par me demander s'il avait bien toute sa tête. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un d'aussi borné. Il repoussait tous mes arguments en répétant : « Pas d'argent, pas d'essence. »

Comme mon insistance l'agaçait, il a commencé à agiter sa clef à molette de façon menaçante. J'ai jugé plus prudent de battre en retraite car je sentais qu'il allait finir par m'écrabouiller.

— Quel crétin ! s'est emportée Poppie. À cause de lui le temps va s'arrêter et nous allons être transformées en statues.

J'étais désespérée. De l'autre côté de la route, Zongolo se tenait planté devant la pompe, comme une sentinelle, nous surveillant d'un œil farouche.

À ce moment, une voix s'est élevée derrière nous.

— Par ici ! disait-elle, je suis là. N'ayez pas peur...

¹⁶Regarder avec mépris.

Nous nous sommes retournées. Un garçon à peine plus âgé que moi se tenait au milieu des rochers. Maigre, les cheveux blancs, une peau de poisson bouilli, il était habillé de vêtements d'une autre époque et portait une épée rouillée au côté.

— Je vous salue, gentes damoiselles, a-t-il lancé en s'inclinant. Je me présente : Ambroise de Sabrecourt, comte de Marmonsol. Je suis tombé dans cette crevasse il y a trois siècles, au cours d'une partie de chasse au renard.

— Et tu es toujours en vie ? s'est étonnée Poppie.

— Oui, car, grâce à la machine, je vieillis très, très lentement, a répondu Ambroise. J'avais 12 ans quand j'ai été englouti par la caverne, aujourd'hui je dois en avoir à peu près 15... Malgré tous mes efforts, je n'ai jamais réussi à trouver le moyen de sortir d'ici. Aujourd'hui que la voûte s'est effondrée ça semble enfin possible... mais le monde du dehors a dû terriblement changer, n'est-ce pas ? Cela m'effraie.

— Oui, ai-je lâché. Tu risques d'être pas mal surpris.

— J'ai entendu ce que vous a dit le garagiste, a repris le jeune comte en haillons. Vous avez bien fait de ne pas insister. C'est un être fruste, violent. Il a perdu l'esprit à la suite d'un accident. Un jour, un morceau de stalactite lui est tombé sur le crâne. Depuis il est la proie d'obsessions contre lesquelles il ne peut rien. Il passe ses journées planté près de sa pompe, à attendre qu'une voiture s'arrête pour faire le plein. Mais jamais personne ne vient car il n'y a pas d'automobiles dans la caverne à part le camion-citerne du garage. Je crois qu'il est devenu un peu fou. Il a complètement oublié qu'on l'avait posté ici pour ravitailler la machine... Tous vos arguments, toutes vos supplications n'y feront rien, si vous n'avez pas d'argent, il ne vous délivrera pas une goutte d'essence. De plus, Globbo et lui sont irrémédiablement brouillés pour une histoire d'outils prêtés et non rendus.

— Alors nous sommes tous fichus ! s'est lamentée Poppie.

— Pas fatalement, a protesté Ambroise. Il existe peut-être une solution... Pourquoi n'envisageriez-vous pas de gagner un salaire ?

— Tu veux dire que nous pourrions trouver un emploi à l'intérieur de la caverne ? ai-je clamé.

— Oui, bien sûr. La machine cherche à embaucher des employés qui se chargeraient de nourrir les animaux. C'est bien payé. Vous savez sans doute que la machine a développé un programme de protection des bêtes ? Elle juge les espèces animales menacées ; ce qui l'a poussée à tout faire pour leur rendre la vie plus facile... Je dois avouer qu'elle n'a pas tout à fait tort, il est vrai qu'au rythme où les humains dévoreraient les animaux gambadant dans la caverne, il n'aurait pas fallu longtemps pour qu'ils disparaissent jusqu'au dernier.

— Je sais, ai-je fait. Elle vous a obligés à devenir végétariens.

— Effectivement. Bien sûr, ce n'est pas du goût de tout le monde, mais on n'y peut rien. La machine est toute-puissante. Il est désormais impossible de faire du mal aux bêtes, elles sont devenues invulnérables.

Je savais à quoi il faisait allusion. Je me suis rappelé la biche transformée en pierre sur laquelle Globbo s'était acharné en vain. Très poliment, le jeune comte s'est de nouveau incliné en disant :

— Si vous voulez bien me suivre, je vous conduirai au guichet d'enregistrement qui fera de vous des salariées de la machine. Vous gagnerez ainsi de quoi payer l'essence dont vous avez besoin.

N'ayant rien d'autre à proposer, j'ai décidé de le suivre. En dépit de ses cheveux blancs dus à l'absence de lumière il était plutôt joli garçon. Et puis ses manières étaient exquises, ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre un adolescent aussi poli.

Nous avons zigzagué dans le labyrinthe des rochers jusqu'à une curieuse cabine métallique recouverte de poussière et de salpêtre¹⁷.

— Madame la machine, a lancé Ambroise d'une voix cérémonieuse, je vous amène deux volontaires désireuses de s'occuper des animaux. Pouvez-vous leur proposer quelque emploi bien rémunéré ?

¹⁷Moisissure que l'on retrouve sur les murs.

Aussitôt, la cabine s'est illuminée. Ses parois se sont mises à vibrer comme si un moteur caché entre ses flancs s'éveillait soudain.

Une voix métallique est sortie d'un haut-parleur.

— Placez-vous chacune à votre tour devant la caméra, a-t-elle grésillé. Déclinez votre nom, votre âge.

J'étais un peu intimidée, mais, sans me demander mon avis, Ambroise m'a poussée devant la cabine.

— Je... je m'appelle Nouchka, ai-je balbutié, j'ai 12 ans. J'aimerais bien m'occuper d'animaux. Je n'ai pas beaucoup d'expérience... En fait, j'ai gardé le chien d'une voisine, une fois... et je l'ai brossé, mais il n'a pas aimé ça, et il m'a un peu mordue, mais...

— Très bien, a nasillé le haut-parleur, vous êtes engagée. Combien voulez-vous être payée ?

— Heu... je ne sais pas... *dix millions* ?

— Accordé, a fait la machine comme si mes prétentions n'avaient rien d'extraordinaire. Vous serez affectée à l'élevage des poulets. Dans une semaine vous pourrez vous présenter ici pour toucher votre salaire qui vous sera délivré sous forme de pièces d'or. Personne suivante !

Dix millions par semaine pour nourrir des poulets ! Je n'en revenais pas.

Poppie a pris ma place.

— Je m'appelle Poppie, a-t-elle lancé. J'ai une *très* grande expérience des animaux. J'ai élevé des lions au biberon, et des gorilles aussi... Et puis j'ai dressé des panthères dans un cirque. J'ai également enseigné à des éléphants comment faire du vélo... Je voudrais être payée *cent* millions par semaine.

Elle mentait ! Elle n'avait jamais rien fait de tout ça. C'est tout juste si, quand elle était petite, elle avait eu un poisson rouge... qui était mort au bout de dix jours parce qu'elle ne s'en occupait pas !

— Accordé, a fait la machine. Vous serez également affectée à l'élevage des poulets. Dans une semaine vous pourrez vous présenter ici pour toucher votre salaire qui vous sera délivré sous forme de pièces d'or. Personne suivante !

J'en étais sur le derrière ! *Cent millions !*

— Eh ! Eh ! a ricané Poppie en m'envoyant un coup de coude. Faut savoir se montrer maligne !

J'en crevais de jalousie.

— Voilà qui est bien, a déclaré Ambroise. Je n'ai plus qu'à vous montrer où se trouve l'élevage. Il vous suffira d'y travailler une semaine pour réunir de quoi payer l'affreux Zongolo. J'espère que vous n'êtes pas trop délicates car cet élevage de poulets dégage une épouvantable puanteur, c'est pourquoi personne ne veut y travailler. J'aurais peut-être dû vous en avertir.

— Ce n'est pas grave, ai-je soupiré, l'important c'est que nous puissions payer l'essence dont la machine a besoin. En tout cas, merci de nous avoir indiqué ce moyen. Sans toi nous serions dans une belle mélasse.

— Bah ! c'est peu de chose, a répondu gentiment Ambroise. En échange vous n'aurez qu'à me parler du monde d'en haut... me dire ce qui a changé afin que je ne sois pas trop décontenancé lorsque j'y retournerai.

Le pauvre ! Il n'était pas au bout de ses peines. Je n'ai rien dit pour ne pas le désespérer.

Brusquement une horrible odeur nous a submergés et je me suis bouché le nez. Devant nous, s'étendait une grande enclave¹⁸ grillagée où s'ébattaient des centaines de poulets courant en tous sens. À cause de l'absence de lumière solaire, leur plumage était uniformément blanc. Ils pataugeaient dans la fiente en caquetant comme des diables.

— J'aurais dû demander *deux* cents millions ! a gémi Poppie, les yeux écarquillés.

J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai poussé la porte de la basse-cour. Pourquoi perdre du temps à se lamenter puisqu'il n'y avait pas d'autre solution, hein ?

Dans une cabane, j'ai trouvé des blouses de fermière, des bottes en caoutchouc, ainsi que des tonneaux de nourriture séchée.

¹⁸Zone, parcelle.

— Des granulés de champignon, a expliqué Ambroise avec une grimace d'excuse. Vous devrez hélas manger la même chose que les volailles. J'espère que vous aimez ça.

Il fallait se mettre au travail car les poulets avaient faim et montaient déjà à l'assaut de la baraque. J'ai enfilé les bottes, la blouse, rempli une cuvette de granulés, et je suis partie à leur rencontre.

L'odeur était atroce et j'ai bien cru que j'allais m'évanouir. Mes pieds faisaient *sploch, sploch* dans la fiente fraîche... Le bonheur, quoi...

Bon, je vous passe les détails, ça vous couperait l'appétit pendant dix jours.

Poppie ne prenait pas la chose avec la même sagesse, d'autant que les poulets impatients nous picoraient les mollets chaque fois qu'ils voulaient manger, c'est-à-dire presque tout le temps.

Ambroise, lui, s'était assis sur un rocher, à l'écart, et observait nos efforts d'un œil indulgent. Lorsque les poulets nous laissaient en paix, nous allions le rejoindre pour lui parler du monde d'en haut, comme il le souhaitait. Nous y allions doucement, car le pauvre en était resté aux années 1700... C'est dire qu'il lui fallait un bon nombre de cours de rattrapage.

Tic, tac... Tic, tac...

Le deuxième jour, alors que nous étions justement en train de parler, il s'est passé quelque chose de bizarre. Il m'a tout à coup semblé que les poulets couraient plus vite que d'habitude. On aurait dit un film passant en accéléré. Je ne les avais jamais vus comme ça. Ambroise a parlé... et je me suis rendu compte que je ne comprenais rien à ce qu'il disait tellement les mots se bousculaient sur ses lèvres.

— Nom d'un haricot bleu ! ai-je gémi. Ça recommence, *c'est le temps qui s'emballe...*

Ambroise paraissait affolé. Il a encore parlé sans que nous puissions saisir le sens de ses paroles. Alors, saisissant un morceau de charbon de bois, il s'est mis à écrire à la surface du rocher. Il écrivait incroyablement vite.

C'est très grave, ai-je lu. Si ça continue je vais vivre toute ma vie en l'espace d'une seule journée.

J'aurai 30 ans à midi, 50 à quinze heures... et 80 ce soir.

Le pauvre garçon, c'était horrible !

J'ai frappé trois coups sur la valise pour attirer son attention. Elle a répondu :

— Ta copine et toi n'êtes pas menacées. Le comprimé que vous avez avalé avant d'entrer dans la grotte vous protège encore. Ça ne durera pas éternellement, mais pour l'instant vous êtes tranquilles.

— Tu ne pourrais pas en fabriquer un autre pour Ambroise ? ai-je suggéré.

— Non, je ne suis pas un distributeur de friandises. Je te signale que j'ai déjà enfreint le règlement en permettant à

Poppie d'en prendre un. Ça pourrait me valoir de sérieux ennuis. Qu'Ambroise se débrouille, ça ne me concerne pas.

— Eh ! regarde ça ! a crié Poppie en pointant l'index en direction de la basse-cour. C'est dingue !

J'ai poussé un cri de surprise. Sous nos yeux, les poussins se métamorphosaient en poulets adultes !

Heureusement, après un bref emballement, l'accélération temporelle a ralenti pour adopter une vitesse de croisière beaucoup moins brutale. *N'empêche, Ambroise continuait à vieillir...*

Chaque fois que je le regardais je m'apercevais qu'il était un peu plus âgé qu'une heure auparavant.

Vers midi, il avait cessé d'être un adolescent pour devenir un homme. Un adulte d'une trentaine d'années. Ça faisait vraiment bizarre. J'avais l'impression de côtoyer un étranger. Je ne reconnaissais plus du tout le gentil garçon qui nous était venu en aide. J'hésitais à lui dire « tu ». Je devais faire un effort pour ne pas lui donner du « Monsieur ». Quelques heures auparavant c'était encore un copain, à présent il aurait pu être mon père !

Je lui ai demandé si on pouvait faire quelque chose pour l'aider, il a haussé les épaules et écrit :

Non, la machine est détraquée. Elle ne va pas cesser de faire des bonds en avant et en arrière. Ça ira en empirant tant qu'elle n'aura pas refait le plein.

Bien évidemment, les choses se sont aggravées. Plus le temps passait plus la situation se dégradait.

— Tu as vu ? m'a soufflé Poppie. Nos vêtements sont en train de se changer en loques. On dirait des vieilleries récupérées dans un grenier.

J'ai examiné mon jean, mon t-shirt... ils avaient l'air mangés aux mites.

— On a l'impression que tu portes les fringues de ton arrière-grand-mère ! a ricané ma copine (qui, soit dit en passant, n'avait pas meilleure allure !).

J'ai jeté un coup d'œil autour de moi. J'ai vite remarqué que tout avait vieilli.

— C'est général, ai-je murmuré. Le grillage était neuf lorsque nous sommes arrivées, à présent il est tout rouillé. La remise n'était pas aussi délabrée, maintenant elle semble prête à s'effondrer d'un instant à l'autre... La semelle de nos chaussures est trouée, comme si nous avions marché des milliers de kilomètres. Si je m'asseyais, le fond de mon pantalon se déchirerait comme un mouchoir en papier et on verrait mes fesses...

— Ho ! a chuchoté Poppie. Ne te retourne pas... Le pauvre Ambroise a vieilli lui aussi. Sa figure commence à se rider... Dans peu de temps, ce ne sera plus qu'un vieux bonhomme.

Mon cœur s'est serré. Si l'écoulement temporel ne ralentissait pas, Ambroise mourrait de vieillesse avant la fin de la journée. Ce serait affreux.

— Eh ! a ajouté Poppie. Tu as vu ? Plein de poulets sont morts.

Morts de vieillesse, bien évidemment. Leurs plumes blanches s'envolaient dans les courants d'air.

Très triste, j'ai traversé la basse-cour pour m'approcher d'Ambroise. De près il paraissait encore plus âgé.

— Ne dis rien, a-t-il soupiré avec lassitude. Je n'ai pas besoin de miroir pour savoir que j'ai une tête à faire peur. Je le sens à la fatigue qui s'empare de mon corps. J'ai du mal à rester debout.

Il faisait peine à voir.

— Il ne faut pas désespérer, ai-je bredouillé. La machine va peut-être ralentir...

Il a haussé les épaules, ce qui lui a arraché une grimace car, à présent, il avait des rhumatismes.

— On verra bien, a-t-il soufflé. De toute manière, il serait malséant que je me plaigne puisque je devrais normalement être mort depuis des siècles... J'ai eu plus de chance que la plupart des humains.

Ce n'était pas complètement faux, mais ça me faisait tout de même de la peine.

Bref, les choses sont allées de mal en pis. La rouille a dévoré le grillage sous nos yeux jusqu'à ce qu'il tombe en miettes. Les poulets, tous très vieux, ne bougeaient presque plus. La remise à nourriture s'est effondrée tant les poutres en étaient vermoulues. Nos vêtements se déchiraient dès que nous commettions l'erreur de bouger.

— On va finir toutes nues ! a grogné Poppie, ça ne m'emballa pas beaucoup.

Je n'avais aucune idée de ce que nous pouvions tenter. De temps à autre je regardais par-dessus mon épaule pour vérifier qu'Ambroise était toujours vivant. Il avait une bien vilaine tête, le pauvre. Une barbe blanche avait envahi ses joues et il ressemblait au Père Noël.

— Il n'en a plus pour longtemps, a chuchoté Poppie. Il a vieilli plus vite que les poulets... sans doute parce qu'il était là depuis plus longtemps qu'eux. Son âge véritable l'a rattrapé. Il ne va plus tarder à se changer en momie.

— Tais-toi ! ai-je grondé. C'est horrible.

Je faisais des efforts pour retenir mes larmes.

Incapable de se tenir debout, le pauvre garçon s'était recroquevillé au pied d'un rocher. Ses habits s'émiettaient sur son corps. Son épée n'était plus qu'un bout de fer dévoré par la rouille.

Et puis, tout à coup, alors que nous nous préparions au pire, la machine a fait marche arrière...

Je veux dire que le temps s'est remis à couler en accéléré, *mais dans l'autre sens !*

Ébahies de stupeur nous avons vu les poulets rajeunir, redevenir des poussins... Le grillage pourri de rouille a recommencé à briller, la cabane effondrée s'est reconstruite toute seule, même chose pour nos vêtements dont les trous ont disparu comme par enchantement.

J'ai couru vers Ambroise. Sa barbe blanche avait disparu, et ses rides... il redevenait jeune. J'en ai été bien soulagée.

Je lui ai sauté au cou tant j'étais contente.

— Sauvé de justesse, a-t-il soufflé. Il s'en est fallu de peu. Mais il ne faut pas se réjouir trop vite. Je crois que la machine

nous réserve d'autres mauvaises surprises. Elle fonctionne de plus en plus mal... J'ai peur qu'elle se mette d'ici peu à faire n'importe quoi.

J'étais trop heureuse pour prêter attention à ses prophéties. Je ne voulais voir que le bon côté des choses.

J'avais tort.

Pendant un moment j'ai bien cru que le temps avait repris son cours normal, mais je me trompais. Alors que je travaillais dans la remise à préparer le repas des volailles, Poppie s'est avancée sur le pas de la porte. Elle avait l'air embêté.

— Il se passe un truc bizarre, a-t-elle grommelé. Les poulets disparaissent.

— Quoi ? tu veux dire qu'ils se sont enfuis par un trou du grillage ?

— Non, le grillage est super neuf, il n'y a aucun trou, je le sais, j'ai fait le tour des installations... mais les poulets disparaissent quand même. Je les ai comptés, il y en a de moins en moins...

Je suis sortie de la remise, les mains barbouillées de purée de champignon, et j'ai examiné la basse-cour. Il y avait effectivement beaucoup moins de poulets qu'avant... toutefois, à leur place, il y avait des œufs. Des œufs, oui. Partout. Sur le sol. Il fallait faire attention à ne pas les écraser en marchant.

— Oh ! a gémi Ambroise qui s'était approché. Je comprends ce qui se passe. Les poulets sont redevenus des poussins, rappelez-vous...

— Oui, ai-je fait avec impatience, et alors ?

— Qu'y a-t-il avant le poussin ?

— L'œuf ! a glapi Poppie. Nom d'une planche à roulettes en guimauve ! *Tu veux dire que les poussins sont redevenus des œufs ?*

— Oui, a fait Ambroise en se passant la main sur le visage. La machine fonctionne à l'envers, elle remonte le cours du temps... Tout va rajeunir... Nous sommes en train de voyager vers le passé. Je ne sais pas jusqu'où elle ira !

J'ai pris soudain conscience, en le regardant bien en face, qu'il paraissait lui-même plus jeune qu'au moment où nous

l'avions rencontré. Il flottait dans ses vêtements. En fait, il avait l'air d'avoir 12 ans au lieu de 15...

(Je l'ai trouvé plus mignon comme ça, mais bon, ce n'était pas le moment, n'est-ce pas ?)

« D'accord, ai-je pensé, le cachet magique nous protège encore de ces bouleversements, mais que se passera-t-il quand il ne fera plus effet ? »

Je me suis isolée derrière un rocher pour interroger la valise.

— C'est bien plus grave que tu ne l'imagines, a-t-elle déclaré. La machine va provoquer une régression de l'Évolution. Dans quelques heures elle progressera par bonds de plusieurs milliers d'années. Les humains qui vivent dans la caverne vont se transformer en hommes préhistoriques, puis ils se changeront en singes, ou quelque chose d'approchant.

Ensuite, le phénomène s'étendra au monde d'en haut. Il gagnera tout le pays, puis la terre entière... L'humanité s'habillera de peaux de bêtes et s'armera de massues.

— Et nous ? ai-je balbutié. Poppie et moi ?

— Dès que le cachet magique cessera d'agir, vous subirez le même sort. Je suis désolée.

— Tu ne peux pas en fabriquer d'autres ?

— Non, je n'avais que ceux-là. Je te l'ai déjà dit, je ne suis pas un distributeur de merveilles. Si tu ne veux pas devenir une guenon, tu dois réparer la machine avant qu'elle ne perde totalement la boule.

— C'est ce que je fais, je travaille afin de gagner assez d'argent pour payer la note du pompiste. Mais je ne toucherai pas mon salaire avant la fin de la semaine.

— D'ici là, le pire se sera sans doute produit. Enfin, espérons qu'il ne sera pas trop tard. Sois très prudente, le monde va se transformer autour de toi. Les créatures les plus anodines peuvent se changer en monstres.

Sur ces bonnes paroles j'ai rejoint mes amis.

J'ai jugé inutile de les inquiéter davantage en leur rapportant les révélations de la valise. D'ailleurs je n'étais pas

bien sûre d'avoir tout compris. Qu'avait-elle voulu dire en parlant de « sauts dans l'Évolution » ? Que nous allions bientôt repasser par les différents stades qu'avait parcourus la race humaine depuis la nuit des temps jusqu'à nos jours ? Oui, ce devait être ça.

Nom d'un haricot bleu ! Je n'avais pas envie de me couvrir de poils et de faire du feu en frottant des silex ! Ça aurait sûrement amusé un garçon, mais moi, je ne me voyais pas trop là-dedans.

Comme vous vous en doutez, encore une fois les choses ont empiré. Les poulets se sont changés en œufs, si bien que je n'ai plus osé mettre un pied dehors de peur de les écraser.

— On pourrait se faire une gigantesque omelette, a suggéré Poppie. Une omelette aux champignons. Je crève de faim.

— Je préfère ne pas toucher à ces œufs, ai-je répondu. La valise m'a conseillé de faire très attention aux changements qui pourraient s'opérer autour de nous. Mais si tu veux vraiment manger de l'omelette ensorcelée, je ne te retiens pas.

J'étais nerveuse, je ne vous le cache pas. Je n'arrêtais pas de me demander si la machine allait accepter de nous verser un salaire puisque nous avions été engagées pour nourrir les poulets... et qu'il n'y avait justement plus le moindre poulet !

Comme il fallait s'y attendre, Ambroise a continué à rajeunir... À présent, il devait avoir 5 ou 6 ans et se retrouvait empaqueté dans ses vêtements comme dans une couverture.

— Oh là là ! a gémi Poppie. C'est mal parti. Qu'est-ce qu'on va faire de lui ?

Je me suis agenouillée devant le petit garçon pour lui demander comment il se sentait. Il a bredouillé quelque chose d'incompréhensible. Ses yeux avaient une expression égarée. Il semblait ne pas nous reconnaître.

— Est-ce qu'il est en train d'arriver la même chose à tous les gens de la caverne ? a demandé Poppie. Est-ce qu'ils sont tous occupés à se transformer en bébés ? Si ça se produit, Globbo ne sera bientôt plus capable de réparer la machine !

Elle avait raison ! J'en ai eu des sueurs froides.

À la fin de l'après-midi Ambroise courait tout nu, à quatre pattes, dans la basse-cour. Il disait des choses comme : *Gaa... Gaaa... Goooo... Gooo...*

Il était de plus en plus difficile d'avoir une vraie conversation avec lui. J'ai estimé qu'il avait environ dix mois. On a dû ranger son épée sur une étagère pour qu'il ne se blesse pas en jouant avec.

8

Quand les poules ont des dents...

Ambroise est resté mignon tant qu'il n'a pas eu faim. Ensuite, les choses se sont gâtées. Il s'est mis à brailler. J'ai fabriqué une bouillie à base de purée de champignons ; hélas, quand j'ai essayé de la lui faire ingurgiter à la cuiller, il me l'a crachée au visage... Poppie n'a pas eu plus de succès.

En tendant l'oreille, je me suis rendu compte que de tous les coins de la caverne montaient des pleurs de bébés. La totalité des habitants du gouffre était retombée en enfance. La grotte aux merveilles s'était changée en une gigantesque nurserie !

— Comment on va se débrouiller ? a lancé Poppie. On ne pourra pas s'en sortir seules.

Je me suis bouché les oreilles. Les hurlements des nouveau-nés, amplifiés par l'écho, étaient proprement insupportables.

— C'est à devenir dingue ! a protesté Poppie.

— Reste là, lui ai-je ordonné, surveille Ambroise, je vais aller voir ce qui se passe.

— Eh ! a lancé ma copine, je ne suis pas descendue ici pour faire du baby-sitting, surtout avec un marmot vieux de trois siècles.

Sans lui répondre j'ai quitté la basse-cour. Je voulais voir dans quel état se trouvait Zongolo le pompiste, et aussi Globbo.

Comme je le redoutais, Zongolo s'était changé en petit garçon. Globbo, lui, avait rajeuni, mais pas trop. Quand je lui ai demandé pourquoi, il a répondu :

— Parce que je suis LE réparateur, le seul et unique technicien capable de réparer les engins extraterrestres. La

machine ne peut pas se passer de moi. Mon chapeau magique me protège. Il s'ajuste automatiquement aux fluctuations¹⁹ du temps. Si je vieillis, il me rajeunit. Si je rajeunis trop vite, il me fait vieillir. Bref, il s'arrange toujours pour que je sois dans la bonne moyenne. Ne t'inquiète pas pour moi, je travaille d'arrache-pied, mais nous allons bientôt manquer d'essence. J'attends toujours le camion-citerne, que se passe-t-il ? Pourquoi ne vient-il pas ?

J'ai dû lui exposer les exigences de Zongolo le pompiste.

— Je travaille à la basse-cour pour gagner de quoi le payer, ai-je conclu. Mais je ne toucherai pas mon salaire avant la fin de la semaine. Ne pourriez-vous pas raisonner cet abruti ?

— Non, a soupiré Globbo. C'est la règle, et on doit la respecter. Je ne peux pas prendre le risque de me battre avec le pompiste. Il est beaucoup plus fort que moi, et, en tant qu'unique réparateur de la machine, il est hors de question que je sois blessé ou tué.

— En ce moment ce serait facile, il est redevenu petit garçon... ai-je suggéré.

— Alors ce serait un combat déshonorant, s'est-il offusqué. Il n'en est pas question. Je me demande si tu ne serais pas un peu paresseuse... Tu voudrais obtenir l'essence sans avoir à travailler, c'est ça ? À ta place j'aurais honte.

Il m'agaçait, mais je n'ai rien dit parce que j'ai compris qu'il était aussi zinzin que Zongolo.

Je l'ai observé. Il avait démonté l'un des panneaux donnant accès à la machine et trifouillait là-dedans, les bras enfouis dans les fils électriques multicolores.

Comment s'y retrouvait-il ? Mystère !

— Ça progresse ? ai-je lancé pour changer de conversation.

— Pas vraiment, a-t-il grommelé. Il faut s'attendre à de grands bouleversements. Je vais réussir à arrêter le processus de rajeunissement général, mais je ne pourrais pas grand-chose contre les sauts évolutifs qui se préparent.

— C'est quoi, « les sauts évolutifs » ?

¹⁹Changements.

— Ça veut dire que le temps va revenir en arrière, par bonds successifs, en sautant à pieds joints de siècle en siècle. Tu comprends ?

Oui, je voyais en gros. C'était ce dont m'avait parlé la valise. Je l'ai salué et j'ai repris le chemin de la basse-cour.

Ambroise avait fini par s'endormir dans les bras de Poppie qui le berçait.

Comme nous étions nous aussi très fatiguées, nous avons décidé de l'imiter.

C'est le lendemain que la catastrophe s'est produite.

Au réveil, pourtant, tout semblait aller pour le mieux. Poppie (qui s'était endormie en serrant le bébé Ambroise dans ses bras...) a ouvert les yeux couchée contre un garçon de 15 ans ! C'était très gênant, et elle s'est vite éloignée de l'ancien nouveau-né. Ambroise avait recouvré son âge habituel au cours de la nuit. Ça m'a fait rire... J'ai pensé (ne le répétez à personne !) que si j'avais été à la place de Poppie, je ne me serais peut-être pas éloignée aussi rapidement...

J'ai poussé un soupir de soulagement. Globbo était donc parvenu à enrayer le processus de régression²⁰, c'était une bonne nouvelle. Je me suis levée pour jeter un coup d'œil dans la basse-cour. Les poulets étaient revenus ! Super ! Les œufs avaient éclos pendant notre sommeil, et les poussins n'avaient eu besoin que de quelques heures pour devenir de gros volatiles à plumes blanches.

— Heureux de vous revoir, ai-je marmonné.

J'ai décidé de préparer le petit déjeuner, mais je me suis rappelé qu'il n'y avait rien d'autre que du pain à la farine de champignons, de la confiture de champignons et du « café » de champignons. Je commençais déjà à m'en lasser, et pourtant je ne suis pas difficile en matière de nourriture.

²⁰Retour à un certain moment du passé.

J'ai donc fait contre mauvaise fortune bon cœur et nous nous sommes attablés autour de ce maigre déjeuner tandis que les poulets caquetaient plus fort que jamais.

— Qu'est-ce qui leur prend ? a grogné Poppie. D'habitude ils ne font pas tant de bruit.

— C'est vrai, a renchéri Ambroise. On dirait qu'ils sont en colère.

J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule et j'ai frissonné. C'était bizarre, mais tous les poulets regardaient dans notre direction, fixement, avec une expression mauvaise. (Bon, là j'exagère un peu pour mettre du suspense, parce que, hein ! il est difficile de dire qu'un oiseau change de physionomie... mais les écrivains font des trucs comme ça, alors je les imite.)

Poppie a froncé les sourcils et a arrêté de mâcher sa tartine de pain de champignons couverte de confiture de champignons.

— Eh ! a-t-elle gémi, qu'est-ce qu'ils font là ? Ils me flanquent la trouille ces oiseaux.

Elle n'avait pas tort, il y avait quelque chose de menaçant dans l'attitude des volatiles immobiles, le bec pointé vers nous.

— Ils doivent avoir faim, ai-je supposé. Je vais leur distribuer la pâtée, ça les calmera.

Dans la remise, j'ai pris la bassine contenant la purée aux granulés de champignons et je suis entrée dans la basse-cour en criant : « Petits, petits... » comme les fermières dans les films.

Les poulets n'ont pas bougé d'un poil. Ils ne s'intéressaient pas du tout à la purée de champignons, eux qui, d'ordinaire, se jetaient dessus en poussant des caquètements délirants.

« C'est pas bon, ai-je pensé. C'est pas bon du tout. »

Dédaignant la nourriture, les bestioles se sont rapprochées de moi pour me donner des coups de bec dans les mollets. Si je n'avais pas porté des bottes en caoutchouc, elles m'auraient troué la peau !

J'ai laissé tomber la bassine et pris la fuite. Ambroise s'est précipité pour boucler le grillage. Les poulets se sont jetés sur la porte, passant la tête par les trous pour essayer de le piquer, lui aussi.

— Ils sont enragés ! a crié Poppie. Je n'ai jamais vu des poulets aussi agressifs.

— C'est effectivement étrange, a murmuré Ambroise en se grattant la tête. D'ordinaire ils ont plutôt peur de leur ombre.

Mal à l'aise, nous nous sommes retranchés dans la cabane aux accessoires. Je me suis dit que je devrais peut-être aller demander des explications à la machine...

— Eh ! a hurlé Poppie nous faisant sursauter. Regardez ! Les poulets sont en train de perdre leurs plumes.

Je me suis aperçue que j'étais couverte de duvet blanc et de petites plumes véhiculées par les courants d'air. Le sol de la basse-cour était lui aussi couvert de plumes, à croire qu'on avait éventré un édredon !

Les poulets, à présent nus, sautillaient avec nervosité. De temps à autre, ils s'envoyaient des coups de bec. Ils ne caquetaient plus mais faisaient un bruit étrange, une espèce de grondement que je n'avais jamais entendu jusque-là.

— Je n'aime pas beaucoup ça, ai-je murmuré en m'approchant du grillage. Je ne sais pas pourquoi, mais ils n'ont plus du tout l'air inoffensif.

C'est vrai que ces volailles sans plumes qui se dandinaient avaient quelque chose d'effrayant. M'observant, elles se sont dirigées vers le grillage, et c'est là que j'ai vu...

Leur corps était couvert d'écailles !

Alors j'ai tout compris ! Je me suis rappelé ce que le prof de sciences nous avait raconté en classe. Je suis donc devenue très pâle.

— Qu'as-tu ? s'est inquiété Ambroise. Tu es blême.

— Je sais ce qui se passe, ai-je haleté. Ça y est ! Globbo avait raison. Le processus de régression a commencé. La machine nous fait faire des bonds en arrière.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'est impatientée Poppie. Tu as perdu la boule ?

— Non, les poulets... ai-je murmuré. Ils sont en train de redevenir ce qu'ils étaient il y a des millions d'années. *C'est-à-dire des dinosaures !*

— Quoi ? ont glapi mes amis.

— Mais oui, ai-je martelé. C'est scientifiquement prouvé. Les descendants des dinosaures ne sont pas les reptiles, comme

on l'a longtemps cru, ce sont les oiseaux... D'ailleurs ils pondent des œufs, comme eux²¹.

Ils m'ont dévisagée comme si j'étais devenue folle, mais j'avais raison. Le prof nous l'avait bien expliqué.

— Examinez-les de plus près, ai-je murmuré. Voyez : leur peau se couvre d'écailles, leurs ailes sont en train de se modifier...

Poppie s'est agenouillée contre le grillage. L'un des poulets a poussé un cri et nous avons pu voir que son bec était désormais tout hérissé de dents.

— Bon sang, a gémi Poppie, c'est vrai... Les poules ont des dents !

— Ça va s'accroître au cours des heures à venir, ai-je dit. Leurs ailes vont se changer en bras griffus, leur bec va se remodeler de manière à constituer deux mâchoires. Dans peu de temps, la basse-cour sera remplie de dinosaures, et je doute que le grillage puisse les retenir bien longtemps !

J'ai compté les poulets présents dans l'enclos. Il y en avait deux cent cinquante. Deux cent cinquante poulets ce n'est pas grand-chose, deux cent cinquante dinosaures, c'est différent !

— Il faut s'organiser, a proposé Ambroise. Le mieux serait de gagner les hauteurs en espérant que ces affreuses bestioles ne sont pas douées pour l'escalade.

— Tout à fait d'accord, ai-je dit. Je ne tiens pas à être là quand elles vont s'attaquer au grillage.

Nous avons rassemblé nos affaires en quatrième vitesse. Les poulets dinosaures, comprenant que nous allions leur échapper, se sont rués sur le grillage de clôture pour le mordre. Leurs nouvelles petites dents avaient l'air très au point, car, en un rien de temps, elles ont cisailé les croisillons de fil de fer.

— Par là ! Vite ! a crié Ambroise qui avait récupéré son épée. Gagnons les hauteurs, nous y serons plus à l'aise pour les repousser.

²¹Nouchka a raison. Aussi étonnant que cela puisse paraître, on estime aujourd'hui que les oiseaux sont les descendants directs des dinosaures de jadis !

Je l'ai suivi sans discuter car il connaissait le terrain mieux que nous. Comme je ne cessais de regarder par-dessus mon épaule pour voir si les horribles poulets s'étaient lancés à notre poursuite, je me tordais les chevilles sur les cailloux du sentier.

Ambroise progressait vite. En un rien de temps, il nous a conduites au pied d'un énorme rocher dominant le paysage.

— Il y a des entailles, là et là, a-t-il indiqué. Utilisez-les pour vous hisser au sommet. Je vais essayer de trouver des bâtons.

Nous lui avons obéi. L'escalade s'est avérée difficile mais, en un sens, cela m'a rassurée. Je me suis dit que nos poursuivants auraient, eux aussi, du mal à grimper.

Poppie m'a aidée à prendre pied en haut de la pierre. Nous dominions la basse-cour d'une bonne quinzaine de mètres. J'ai eu l'impression de me pencher aux créneaux d'un donjon.

J'ai vu les « poulets ». Ils avaient éventré la clôture et regardaient dans notre direction, comme s'ils hésitaient à nous poursuivre.

— Ils vont peut-être renoncer ? a murmuré Poppie. Ils ont sûrement compris que nous étions hors de portée.

— Je ne crois pas, ai-je soupiré. Je pense qu'ils attendent la fin de leur transformation, pour être plus forts. Quand ils seront devenus de vrais petits dinosaures, ils passeront à l'attaque.

— Ouais, mais justement : ils sont petits, on en viendra vite à bout.

Je n'ai rien dit, pour ne pas l'inquiéter, mais je savais qu'une meute de « petits » dinosaures est aussi dangereuse qu'un seul gros lézard ! En partie parce qu'elle encercle aisément sa proie, la harcelant de tous côtés.

Ambroise nous a rejointes. Il rapportait deux bâtons tordus qui pourraient faire office de massues. Il nous les a tendus avec une grimace d'excuse.

— Désolé, a-t-il dit, je n'ai rien trouvé de plus gros.

J'avais la bouche sèche. Nous nous sommes assis en attendant l'assaut. Les poulets s'étaient regroupés en une masse verdâtre et écailleuse qui grouillait à l'entrée de la basse-cour. Ils avaient cessé de caqueter pour émettre des grognements menaçants. Par moments, ils se mordaient entre eux. On voyait bien qu'ils devenaient de plus en plus méchants.

— Je crois qu'ils ont faim, a soufflé Ambroise, et qu'ils ont décidé de ne plus se contenter de bouillie de champignons !

Brusquement, les bestioles se sont ruées en avant, se bousculant les unes les autres. Quand elles se sont rapprochées, j'ai pu constater qu'elles ne ressemblaient plus du tout à des poulets... Désormais nous étions bel et bien en présence de petits dinosaures de cinquante centimètres de haut... *petits, mais féroces.*

— Montjoie, Saint-Denis²² ! a crié Ambroise en dégainant son épée.

Et il a bondi sur ses pieds, prêt au combat. Poppie et moi l'avons imité avec moins de panache²³.

J'ai pris mon bâton à deux mains et je me suis préparée à l'affrontement. Une minute après, les dinosaures encerclaient déjà la base du rocher où nous étions perchés.

D'abord j'ai poussé un soupir de soulagement, parce qu'ils avaient manifestement du mal à l'escalader. Leurs griffes, encore trop tendres, ne parvenaient pas à accrocher les creux et les saillies de la pierre.

— Ouais ! a triomphé Poppie. Ils n'y arriveront pas !

J'ai trouvé qu'elle se réjouissait un peu vite.

Après plusieurs tentatives infructueuses, les bestioles ont renoncé à s'agiter. Massées au pied du rocher, elles attendaient, la tête levée, leurs vilains petits yeux fixés sur nous. Leurs mâchoires claquaient en cadence, dégoulinantes de bave.

— Quand elles en auront assez elles ficheront le camp ! a prophétisé Poppie.

— Tu te trompes, ai-je soufflé. Elles sont malignes. Elles attendent simplement que leurs griffes durcissent.

J'avais raison, hélas ! Soudain, dans un même élan, le troupeau s'est lancé à l'assaut du caillou. Cette fois, leurs griffes ont su trouver les prises qui convenaient, et, très vite, les petits dinosaures ont progressé le long de la paroi en direction du sommet. Nous nous sommes placés dos à dos, de manière à

²²Ancien cri de guerre des chevaliers au Moyen Âge.

²³Allure.

pouvoir les accueillir de n'importe quel côté. Leurs ongles recourbés, très longs, crissaient horriblement sur la pierre au fur et à mesure que les monstres se rapprochaient.

Quand le premier d'entre eux a voulu prendre pied au sommet du rocher, Ambroise l'a frappé avec son épée... et là nous avons eu une très mauvaise surprise : la lame s'est brisée en touchant le dinosaure ! J'ai examiné la bestiole ; elle avait pris l'apparence et la texture d'une statue.

— Mais oui, bien sûr ! s'est lamenté Ambroise. Je suis idiot ! La machine ne fait pas la différence entre les bêtes normales et les dinosaures... Pour elle ce sont des animaux, et elle les protège de la même façon. *Nous ne pourrions pas les tuer !*

Ça, c'était vraiment la plus mauvaise nouvelle de la journée. Le dinosaure statufié n'est resté immobile qu'une trentaine de secondes. La menace étant écartée, il a recouvré sa mobilité et s'est mis à ramper vers moi en claquant des mâchoires.

Ça m'a agacée.

J'ai pris mon bâton à deux mains et je l'ai frappé de toutes mes forces comme si c'était une balle de golf. Il s'est envolé dans les airs pour s'écraser au pied du rocher.

Bon, ça ne l'avait pas tué, mais, au moins, il ne pourrait pas nous mordre.

— Il va falloir se contenter de les repousser, a crié Ambroise. Espérons qu'ils finiront par se lasser.

Durant la demi-heure qui a suivi, nous avons lutté pied à pied pour balancer les dinosaures dans le vide chaque fois qu'ils arrivaient au sommet. Ça ne leur faisait ni chaud ni froid. Ils dégringolaient, s'ébrouaient, puis repartaient à l'assaut. Infatigables. La machine les protégeait : ils n'étaient jamais blessés. Les pires coups de bâton les laissaient indemnes. Il fallait d'ailleurs s'appliquer à ne pas frapper trop fort car nos armes auraient fini par se briser sur leur chair pétrifiée. Chaque fois qu'ils étaient menacés, ils se changeaient en gargouilles de pierre ; une fois le danger écarté, ils reprenaient leur aspect normal. Pendant ce temps, l'épuisement nous gagnait. Je commençais à souffrir des bras et des épaules. Ambroise s'était fait vilainement griffer, Poppie dégoulinait de sueur.

« On ne pourra plus tenir bien longtemps... » ai-je pensé.

Comble de malchance, mon bâton s'est brisé, me laissant désarmée. Nous faisons peine à voir.

— Ramassons des cailloux, a hoqueté Ambroise à bout de souffle.

J'ai obéi, mais c'était beaucoup moins commode. Pour frapper les dinosaures il fallait s'approcher très près d'eux, ce qui leur permettait de nous griffer ou de nous mordre.

Il était à présent difficile, en les regardant, de se dire que quelques heures auparavant ils portaient encore des plumes et se dandinaient en caquetant. C'étaient d'horribles petits monstres à la gueule pleine de dents, aux griffes longues comme des poignards.

Nous étions près de succomber quand, par chance, une avalanche s'est produite. Je suppose qu'elle avait été provoquée par les chocs répétés des dinosaures dégringolant du haut du rocher. Les vibrations, courant le long des crevasses, avaient fini par déclencher une catastrophe. D'un seul coup, des dizaines de grosses pierres se sont détachées de la voûte pour nous bombarder. La meute des vilains lézards s'est trouvée prise sous ce cataclysme et a été balayée.

— Il faut en profiter ! a hurlé Ambroise, vite, fichons le camp !

Je ne sais pas comment nous avons réussi à ne pas être écrasés par l'avalanche, mais nous avons glissé sur le versant opposé du rocher, cul par-dessus tête, pour nous retrouver le nez dans la poussière.

— Vite ! a répété Ambroise, les lézards sont désorganisés... Évaporons-nous dans la nature.

Couvertes de bleus et de griffures, nous lui avons emboîté le pas. Les dinosaures piaillaient derrière nous, à moitié ensevelis sous les pierres qui s'étaient détachées. L'ennui, c'est que l'avalanche ne pourrait pas les tuer puisque la machine les protégeait toujours. Tôt ou tard, ils finiraient par se dégager et se lancer à notre poursuite.

L'éboulement avait provoqué une tempête de poussière et nous avons failli nous perdre au cœur de ce nuage.

Heureusement, Ambroise m'a saisi la main, et j'ai pris celle de Poppie. C'est en formant une chaîne que nous avons continué à progresser dans ce labyrinthe de roches.

La caverne, immense, était en fait composée d'une infinité de grottes plus petites. C'est vers l'une de ces cavités que nous nous sommes dirigés. Une fois à l'abri, je me suis effondrée dans un coin, à bout de force. Ambroise et Poppie m'ont imitée. Nous avions mauvaise mine.

J'allais prendre la parole quand un haut-parleur a mugé à l'extérieur. D'une voix courroucée, qu'on devait entendre à trois kilomètres à la ronde, la machine a déclaré :

Je rappelle aux occupants humains de la caverne qu'il est formellement interdit de faire du mal aux animaux. Les poulets de la basse-cour viennent de déposer une plainte contre un groupe de trois adolescents (un garçon et deux filles) qui les ont maltraités de la manière la plus cruelle qui soit, en les frappant à coups de bâton. Je suis indignée par un tel comportement ! J'ordonne que ces criminels soient arrêtés et conduits jusqu'à moi pour subir le châtement qu'ils méritent. Tous les humains occupant la caverne auront donc pour mission de traquer ces délinquants et de me les amener au plus vite.

— J'y crois pas ! a hoqueté Poppie. Dis-moi que j'hallucine ! Les dinosaures ont porté plainte contre nous parce que nous n'avons pas accepté de nous laisser gentiment dévorer ?

Ambroise a haussé les épaules.

— Ça ne m'étonne pas, a-t-il soupiré. La machine a toujours donné la préférence aux animaux. Elle considère les humains comme de redoutables prédateurs... Et comme elle est plus ou moins détraquée, elle est incapable de se rendre compte que ses chers poulets sont devenus des monstres.

— En attendant, nos têtes sont mises à prix, ai-je grogné. C'est un comble. Tout le monde va nous donner la chasse !

J'étais plutôt écoeurée. Je me suis demandé ce que je fichais ici.

Nous avons décidé de manger pour reconstituer nos forces. Grâce à la petite trousse de premiers secours que j'avais emportée nous avons pu soigner nos blessures. J'avais franchement envie d'envoyer tout balader et de rentrer chez moi, mais bon, ce n'était pas aussi simple.

Pendant que mes amis se reposaient, je me suis embusquée au seuil de la caverne pour surveiller les alentours. J'appréhendais le moment où les dinosaures réussiraient à se dégager des éboulis et retrouveraient notre piste.

J'ai fini par m'assoupir moi aussi. J'ai été réveillée en sursaut par une forte vibration. J'ai regardé autour de moi. Tout était flou, comme si le monde était en train de s'effacer. Ça n'a duré que trois secondes, puis les choses se sont remises en place.

— Qu'est-ce que c'était ? a demandé Poppie.

— Je crois que nous venons de faire un autre saut évolutif, ai-je chuchoté. Nous continuons à nous déplacer à rebours...

— Ça veut dire quoi, en clair ?

— Ça veut dire que nous continuons à remonter vers les premiers âges du monde... La machine ne parvient plus vraiment à se situer dans le flux temporel. Elle erre au hasard sans réussir à retrouver le présent. Elle procède par bonds successifs. C'est un peu comme si tu te trouvais prisonnière d'un ascenseur dont les boutons ne comporteraient aucun numéro d'étage... et seraient dans le désordre.

— Ah ouais ! j'vois le genre !

— La machine est dans la même situation, elle appuie au hasard sur les boutons, en espérant que cette fois ce sera le bon.

— Ouais, mais elle se trompe à chaque fois !

— Eh oui !

J'ai jeté un coup d'œil au-dehors. Difficile de déterminer à quelle époque nous étions. Une caverne d'aujourd'hui ou d'il y a cent mille ans, ça a la même allure. Enfin, je crois...

Peut-être qu'Ambroise aurait une meilleure appréciation des choses puisqu'il vivait là depuis trois siècles... Je me suis tournée vers lui, et là, j'ai vraiment sursauté.

Ambroise était à présent chevelu et barbu... et tout couvert de poils. Son visage avait changé lui aussi. Comment dire... Il avait pris une apparence simiesque²⁴ : le front très bas, l'arcade sourcilière formant un gros bourrelet au-dessus des yeux. Lui qui était auparavant si mignon était devenu... *affreux*.

— Eh ! qu'est-ce qu'il a ? a bredouillé Poppie en reculant précipitamment.

— Tu ne vois pas ? ai-je soufflé. Il s'est changé en homme de Néandertal²⁵... La machine nous a ramenés aux temps préhistoriques. Si nous n'étions pas protégées par les cachets magiques que nous a fait avaler la valise, nous serions comme lui.

Poppie a eu une grimace de dégoût. Ambroise, lui, s'est mis à grogner en nous dévisageant avec méfiance. Sans doute ne se rappelait-il plus qui nous étions. Son cerveau d'homme des cavernes avait perdu ses souvenirs récents.

— Ne fais pas de gestes brusques, ai-je conseillé à Poppie. Je ne voudrais pas qu'il nous défonce le crâne à coups de pierre.

Après avoir beaucoup reniflé, Ambroise s'est longuement gratté. Ses bras étaient plus longs que ceux d'un homme normal. Les poils qui lui couvraient le corps lui donnaient l'aspect d'un gorille. Brusquement, il a arraché ses vêtements, qui paraissaient l'incommoder.

J'ai évité de bouger. Je me suis efforcée de sourire sans montrer mes dents. (Le prof de sciences nous l'avait expliqué : chez les singes, montrer ses dents est un signe d'agressivité.²⁶)

Ambroise a hésité. Il s'est approché de moi pour me flairer puis s'est détourné. Ramassant deux morceaux de silex sur le sol, il les a frappés l'un contre l'autre pour les tailler.

— Voilà qu'il se fabrique une hache... a fait Poppie. Tu crois qu'on est en sécurité avec lui ?

— Toujours plus qu'avec les poulets, ai-je répondu.

²⁴Qui ressemble à un singe.

²⁵Homme des cavernes.

²⁶Effectivement, quand un singe commence à vous « sourire » mieux vaut prendre ses jambes à son cou !

Je ne voulais pas le montrer mais j'étais triste. Je préférais nettement Ambroise sous son ancien aspect. Pas vous ?

La guerre des cavernes

J'ai dû bien vite me rendre à l'évidence : à part Poppie et moi, tous les humains habitant la caverne avaient subi la même métamorphose que notre pauvre Ambroise. De partout montaient des grognements inamicaux. Des gens se promenaient, tout nus, la massue au poing. Je dis « des gens » pour rester polie, mais bon, ils ressemblaient plutôt à des gorilles. Ils se querellaient pour des riens, et souvent se battaient. Il fallait les voir s'envoyer des coups de massue à travers la figure ! Nous nous sommes brusquement senties très isolées.

Une chose était sûre : ces hommes préhistoriques avaient faim. Et pas qu'un peu ! Ayant complètement oublié les lois édictées par la machine, ils s'obstinaient à chasser les animaux, ce qui se soldait chaque fois par un échec puisque ces derniers étaient toujours invulnérables. Cet état de choses agaçait prodigieusement nos pithécanthropes²⁷ qui multipliaient les coups de massue. Bien sûr, chaque fois qu'elles étaient agressées, les biches se changeaient en statues, le temps que la menace s'éloigne. J'ai même vu un homme préhistorique se casser plusieurs dents en essayant de dévorer un cerf pétrifié par le programme de protection déclenché par notre chère machine !

Le problème a empiré quand les « poulets-dinosaures » ont refait surface... Ils avaient faim, eux aussi. Très vite, les

²⁷Homme primitif des premiers âges de l'humanité.

escarmouches se sont multipliées. Tantôt les humains attaquaient les dinosaures, tantôt l'inverse. Ces rencontres tournaient le plus souvent au carnage pour les pauvres pithécanthropes, mal armés pour résister aux crocs de ces bestioles invincibles.

— C'est horrible ! répétait Poppie. Est-ce qu'on est forcées de rester là sans rien faire ?

— J'essaie de trouver une idée, ai-je soupiré, mais j'avoue que je ne vois pas comment arranger les choses.

Bien évidemment, Ambroise a voulu imiter ses congénères. Nous n'avions pas les moyens de le retenir et il a fallu se résigner à le voir quitter la grotte tous les matins pour courir à la chasse au dinosaure ; chasse dont il revenait chaque fois bredouille mais avec de nouvelles cicatrices plus impressionnantes que celles de la veille.

— Un jour il ne reviendra pas, a déclaré Poppie.

— Je sais, me suis-je énervée. Ce n'est pas ma faute si ces hommes préhistoriques n'ont pas assez de cervelle pour comprendre que les bêtes sont invincibles et qu'ils n'arriveront jamais à les tuer !

Je commençais à craquer. J'en avais assez de voir les dinosaures gagner peu à peu du terrain et dévorer nos congénères à belles dents. Pour les pithécanthropes, la guerre était perdue d'avance. Et cela parce que les cartes étaient truquées ; la machine avait choisi d'avance quels seraient les vainqueurs.

Au bout d'un moment pourtant, une idée m'est venue. J'étais allongée sur le dos, à contempler la voûte de la caverne, quand j'ai aperçu une énorme fissure qui courait au-dessus de nos têtes. Cette voûte dominait la plaine de roches où campait l'armée des « poulets-dinosaures ». *Et soudain je me suis dit...*

Je me suis dit que si nous pouvions déclencher une avalanche nous ensevelirions les bestioles sous des tonnes de pierres. Elles n'en mourraient pas, mais la chape²⁸ de cailloux

²⁸Enveloppe.

serait beaucoup trop lourde pour qu'elles la soulèvent ; elles resteraient alors prisonnières sous les éboulis. J'ai exposé mon plan à Poppie qui a paru intéressée.

— Super, a-t-elle déclaré, mais où dénicheras-tu un explosif capable de réduire la voûte en miettes ?

Pour ça, il y avait la valise. J'ai cogné trois fois sur son couvercle et j'ai dit :

— Peux-tu nous fournir de quoi faire sauter le plafond de la caverne ?

— Je peux vous fournir des comprimés qu'il faudra mélanger à de l'essence magique, a-t-elle répondu. C'est tout. Cela implique que tu devras aller voler au moins un litre de carburant au garage Zongolo.

J'ai grimacé. Je ne conservais pas un bon souvenir de ma rencontre avec le pompiste fou.

— Une fois que tu auras cette bouteille, a continué la valise, tu y feras dissoudre les comprimés. Ensuite, il te faudra escalader la paroi pour aller coincer le flacon dans la crevasse, le plus haut possible. Quand tu seras redescendue, tu courras te mettre à l'abri et tu prononceras trois fois de suite le mot « Cavernimacromécanicus ». Ce mot magique jouera le rôle de détonateur. La bombe explosera et la voûte s'écroulera, recouvrant la plaine. C'est ce que tu souhaites ?

— Oui.

— Alors va chercher l'essence. Pas moins d'un litre, ou ça ne fonctionnera pas. Ah ! Une précision, tout de même : *je n'ai pas le droit de répéter le mot magique que je viens de prononcer car, si je le faisais, il perdrait aussitôt tout pouvoir*. Tu devras donc t'en souvenir le moment venu²⁹.

— Je vais l'écrire, ai-je dit.

— Non, ça ne marchera pas, a grogné la valise. Si tu le fais il s'effacera. C'est un mot magique, ne l'oublie pas. Tu devras le conserver en mémoire. Il n'y a pas d'autre solution.

J'avais espéré quelque chose de plus simple, mais, de toute évidence, la valise ne l'entendait pas de cette oreille. Je ne

²⁹Et toi ? T'en souviendras-tu ?

mentirai pas : j'avais peur de me rendre au garage. D'abord parce que cela me forcerait à traverser le labyrinthe des roches où s'embusquaient les « poulets-dinosaures », ensuite parce que Zongolo me terrifiait déjà sous son aspect « normal » : je n'osais me représenter ce qu'il était devenu au terme de la métamorphose générale.

— C'est dangereux, a gémi Poppie. As-tu bien conscience de ce que tu veux entreprendre ?

— Je sais, ai-je soupiré, mais j'en ai assez de compter les morts. Si ça continue, il ne restera bientôt plus aucun humain à l'intérieur de la caverne. Il faut tenter quelque chose. Essayer de neutraliser ces affreuses bestioles.

— Bien, alors je t'accompagne. Je suis forte. Avec un bon bâton, je pourrai tenir ces saletés de poulets en respect.

Elle fanfaronnait, mais ça m'a fait chaud au cœur. Nous sommes tombées dans les bras l'une de l'autre en pleurnichant comme deux idiots. C'est ça les vraies copines.

Ayant rassemblé notre courage, nous sommes sorties de notre cachette pour tenter l'impossible. La plaine de roches s'étendait devant nous, telle une espèce de labyrinthe. Derrière chaque gros caillou, un dinosaure pouvait se tenir tapi, attendant qu'une proie juteuse passe à portée de ses mâchoires. Nos anciens poulets n'étaient pas gros, certes, mais ils étaient néanmoins féroces... et nombreux. Il suffisait qu'un seul d'entre eux pousse son cri de guerre pour que les autres accourent aussitôt à la rescousse.

Assez curieusement, Ambroise, qui, depuis sa transformation, ne faisait plus attention à nous, a manifesté le désir de nous accompagner. Nous avons accepté son soutien avec joie. Une matraque supplémentaire, ce n'est pas à négliger quand on part se promener chez les monstres !

J'ai vidé ma gourde afin de pouvoir la remplir d'essence, puis je l'ai accrochée à ma ceinture.

Avec mille précautions, nous avons entrepris de traverser la plaine. Nous avançons entre les rochers, à pas de loup, conscients qu'un dinosaure pouvait surgir à tout moment.

J'étais nerveuse, comme vous pouvez l'imaginer. Un grand silence pesait sur le champ de pierres dressées et j'avais l'impression que mille yeux suivaient chacun de nos mouvements, guettant le moment propice pour déclencher une attaque.

J'avais la gorge sèche. Je n'aurais pas dû vider ma gourde avant de partir ; mais bon, j'avais craint que le *ploc-ploc* du liquide entre les flancs du récipient à moitié vide n'attire l'attention des prédateurs embusqués.

Il nous a fallu un bon moment pour parcourir la moitié du chemin. Mes doigts étaient tout blancs à force de serrer le bâton. Je n'avais jamais vu Poppie aussi pâle. Seul Ambroise paraissait désireux d'en découdre. Il marchait, la massue levée, jetant des coups d'œil furtifs à droite et à gauche.

La première attaque a eu lieu alors que nous pensions être tirés d'affaire. Un dinosaure a jailli d'entre les rochers, la gueule ouverte, pour essayer de m'arracher le mollet droit. J'ai été si surprise que je suis restée paralysée, sans même songer à me défendre. Par bonheur, Ambroise a été plus rapide. Sa massue s'est abattue sur le dos du petit monstre qui s'est changé en pierre.

— Eh ! j'ai une idée, a soufflé Poppie. Posons-lui un gros caillou sur le ventre, ça l'empêchera de se redresser.

C'était une trouvaille géniale que nous avons aussitôt mise à exécution. Ainsi coincé sous la pierre, l'animal préhistorique ne pourrait plus se lancer à notre poursuite quand il sortirait de son immobilité.

Nous avons continué notre chemin, évitant de justesse d'autres attaques. Ambroise frappait fort. Parfois, les dinos s'envolaient dans les airs comme des balles de golf. Si la machine ne les avait pas protégés, ils auraient éclaté tels des melons trop mûrs.

En sueur, couverts de griffures, nous avons enfin atteint le bord de la route. De l'autre côté se dressait la station-service. J'ai fait signe à mes amis de s'aplatir dans le fossé. Ce que j'ai vu ne m'a pas réjouie. Comme je m'y attendais, Zongolo s'était lui

aussi changé en homme préhistorique, à cette différence près qu'il était beaucoup plus grand que tous les autres habitants de la caverne. Couvert de poils noirs de la tête aux pieds, il ressemblait à King Kong. En guise de massue, il brandissait une poutrelle d'acier dont il frappait le sol en poussant des grondements effrayants. J'ai fini par comprendre qu'il chassait les « poulets » infiltrés sur son domaine. Le problème, c'est qu'à force de frapper à tort et à travers, il avait fini par démolir le garage ! Chaque fois qu'il abattait sa poutrelle il creusait un grand trou dans le sol. Même les rochers s'effritaient.

— S'il te touche, a murmuré Poppie, tu es morte, ma petite... Tu veux vraiment y aller ?

Avais-je le choix ?

J'ai examiné la pompe. Le tuyau laissait le carburant s'échapper goutte à goutte. Si je parvenais à placer ma gourde à cet endroit précis, elle se remplirait peu à peu. Le tout était de ne pas se faire voir de Zongolo. Sa cervelle réduite à la dimension d'un petit pois ne lui permettait plus de faire la différence entre une fille de 12 ans et un dinosaure. S'il me surprenait, j'étais bonne pour finir en purée d'adolescente garantie sans conservateurs.

J'ai rassemblé mon courage. J'avoue sans honte que j'ai eu du mal à sortir de ma cachette et à traverser la route en courant.

Profitant de ce que Zongolo me tournait le dos, je me suis collée contre la pompe et j'ai placé ma gourde sous le tuyau, de sorte que les gouttes de carburant tombent droit dedans.

Malheureusement, j'avais oublié une chose : chaque nouvelle goutte faisait un bruit d'enfer entre les parois métalliques du récipient vide ! J'ai serré les mâchoires. Le *ploc-ploc* devait s'entendre à cinquante mètres. Zongolo allait fatalement le repérer.

La sueur me dégoulinait sur le visage et mes mains tremblaient. Je me suis littéralement aplatie contre la pompe à essence, essayant de me faire la plus petite possible. La gourde mettait une éternité à se remplir.

Des pas lourds ont ébranlé le sol. Ayant fini de chasser le dino dans les ruines du garage, Zongolo revenait au bord de la route. S'il s'approchait trop de la pompe, il me découvrirait.

Le *ploc-ploc* de la gourde pouvait attirer son attention. Il avait beau être aussi intelligent qu'une tranche de pain sec, il ne manquerait pas de s'étonner de la présence de ce récipient inconnu.

Les gouttes de carburant ressemblaient à de l'or liquide. Je l'ai déjà dit, je sais, mais ça ne cessait pas de m'étonner tant c'était beau.

Derrière moi, j'entendais le souffle précipité de Zongolo. Je sentais également son odeur, qui aurait fait vomir un rat.

À chaque seconde, je m'attendais à ce que la poutre d'acier s'abatte sur ma tête, me réduisant en bouillie. La gourde était pleine. Elle débordait. Je n'avais plus qu'à la reboucher et à m'enfuir, mais j'étais pétrifiée par la peur et je n'osais bouger. À un moment, quand Zongolo est passé tout près de moi, j'ai failli m'évanouir et j'ai fermé les yeux, croyant ma dernière heure venue.

En quelque sorte, je dois la vie sauve aux « poulets » qui, entêtés, sont revenus à l'attaque. Zongolo s'est éloigné de la pompe pour leur faire face. C'était l'instant ou jamais. J'ai saisi la gourde et j'ai traversé la route en trois bonds de gazelle pour rejoindre mes amis dans le fossé.

Poppie s'est chargée de reboucher le récipient car mes mains tremblaient tellement que j'aurais pu le renverser.

Voilà, il ne restait plus qu'à refaire le chemin en sens inverse.

Je vous passe les détails, car nous avons rencontré les mêmes problèmes qu'à l'aller : attaques de « poulets » préhistoriques, embuscades, etc. Encore une fois, Ambroise nous a été d'un grand secours.

Sans lui, nous aurions eu bien du mal à rentrer en un seul morceau.

Une dizaine de griffures plus tard, nous avons enfin regagné notre repaire. Il me fallait à présent fabriquer la bombe et aller la poser au creux de la fissure qui sillonnait la voûte, là où elle causerait le plus de dégâts. Si la chance était de notre côté,

l'avalanche qui en résulterait ensevelirait les dinosaures pour un moment.

Toutefois, comme ce n'est pas une mince responsabilité de déclencher une telle catastrophe, j'ai décidé de faire une dernière tentative diplomatique³⁰. À une vingtaine de mètres de l'endroit où nous étions cachés se dressait l'une de ces cabines de communication grâce auxquelles les habitants de la caverne s'adressaient à la machine. Je m'y suis rendue et j'ai sollicité une entrevue.

— Qui es-tu ? a grogné le haut-parleur d'une voix de canard enrhumé. Tu ne figures pas sur mes listes. Je ne te connais pas.

J'ai compris que la machine avait oublié qu'elle m'avait jadis engagée pour nourrir les poulets. Les courts-circuits dont elle souffrait avaient effacé sa mémoire.

— Je suis juste de passage, ai-je fait comme si c'était là une chose très normale. Et à ce propos, je tiens à vous communiquer certaines réflexions qui me sont passées par la tête. Je vous signale que les dinosaures sont en train de dévorer la population humaine de la caverne. Si ça continue à ce rythme, il ne restera bientôt plus personne. Vous devez faire quelque chose.

— Tu te trompes, a nasillé la cabine. Il n'y a aucun dinosaure dans la caverne.

— Mais si ! ai-je insisté. C'étaient des poulets, ils se sont transformés... À présent ils sont très dangereux.

— Tu es mal renseignée, a continué le haut-parleur. Les dinosaures ont disparu de la surface de la terre il y a des millions d'années ; quant aux poulets, ce sont des animaux inoffensifs.

— Pas ceux-là ! Les sauts dans le temps les ont fait évoluer d'une mauvaise façon. Mais vous êtes détraquée, vous ne vous en êtes pas rendu compte ! Vous devez cesser de les protéger afin que les humains puissent enfin se défendre.

— Même si tu dis vrai, ces informations ne modifieront en rien ma ligne de conduite. Je dois protéger les animaux coûte

³⁰Diplomatie : « art » d'arranger les choses entre deux ennemis. Ne fonctionne pas toujours !

que coûte. Ils sont trop peu nombreux à l'intérieur de la caverne, alors qu'il y a beaucoup d'humains. Je continuerai donc à protéger les poulets.

— *Mais ils sont invincibles !* On ne peut pas les tuer ! Quand on les frappe ils se changent en pierre pendant une minute, puis, lorsque le danger est écarté, redeviennent normaux.

— Je sais. J'ai moi-même conçu ce programme de protection. Il est parfaitement au point. Je n'y changerai rien.

Cela tournait au dialogue de sourds. J'ai haussé les épaules avant de tourner les talons. Inutile d'user ma salive en pure perte, la machine ne voudrait rien entendre.

— Tu as tenté l'impossible, tu n'as rien à te reprocher, a soupiré Poppie. Je pense que cette damnée mécanique n'a plus toute sa tête. Elle est incapable d'analyser correctement les changements qui se sont produits au cours des derniers jours. Pour elle, les poulets sont toujours des poulets. Tu ne lui feras pas entendre raison.

J'ai donc dû me résoudre à sortir les cachets explosifs de la valise. Chaque fois, j'entrebâillais à peine le couvercle de manière à ne pas voir ce qui se cachait à l'intérieur du bagage magique, puis j'y glissais la main en tâtonnant, les yeux fermés. Je suppose que ça rendait la valise folle de rage.

Une fois les cachets récupérés, je les ai glissés dans le goulot de ma gourde. Au contact de l'essence dorée ils se sont mis à pétiller. J'ai remis le bouchon en place ; la bombe était prête, il ne me restait plus qu'à escalader la paroi pour aller la glisser quelque part à l'intérieur de la brèche qui lézardait la voûte.

J'hésitais. J'avais peur de déclencher une catastrophe dont je me repentirais jusqu'à la fin de mes jours.

Les grognements des dinosaures m'ont forcée à prendre une décision. Ils étaient en train de se rassembler au centre de la plaine rocheuse avec l'intention évidente de monter à l'assaut des habitations troglodytes où se réfugiaient les derniers humains. S'ils réussissaient, ce serait un véritable carnage.

— Bon, ai-je annoncé, j'y vais.

Poppie m'a embrassée sur les deux joues. J'ai accroché la gourde à ma ceinture, et je suis sortie de la grotte pour escalader la paroi.

Par chance, les prises n'étaient pas trop difficiles et j'ai pu grimper relativement vite tant que le trajet est resté vertical... Ensuite, les choses se sont gâtées. Pour provoquer l'effondrement de la voûte il me fallait poser la bombe au beau milieu de la crevasse, c'est-à-dire à mi-trajet. Pour cela, je devrais me déplacer à l'horizontale, la tête en bas, comme une mouche se promenant sur un plafond. Ça impliquait une grande force musculaire dans les bras... force que je n'étais pas certaine de posséder. Je me suis tout de même lancée dans l'aventure, en me glissant à l'intérieur de la faille, selon la technique utilisée par les alpinistes (et que j'avais vue dans un documentaire à la télé). J'avais un vertige terrible. Ce genre de truc, ça paraît très facile au cinéma, mais quand on s'y colle, on réalise que c'est diablement compliqué.

J'ai cru à dix reprises que j'allais tout lâcher et tomber dans le vide, directement sur la tête des dinosaures.

Je ne sais pas comment j'ai réussi à tenir jusqu'au bout. Enfin, je suis parvenue à peu près au milieu de la voûte. Je n'en pouvais plus. Si j'insistais, j'allais finir par lâcher prise ! J'ai coincé la gourde dans une anfractuosit³¹ et, si l'on peut s'exprimer ainsi, j'ai fait marche arrière.

J'avais l'impression que les muscles de mes bras allaient exploser d'une seconde à l'autre.

Je devais faire trop de bruit, ou bien les échos de la caverne amplifiaient ma respiration, car à un moment, les dinosaures ont tous levé la gueule vers moi en grognant et se sont mis à claquer des mâchoires en chœur. J'ai essayé de ne pas penser à ce qui arriverait si je « dévissais »³² brusquement. Ça équivaldrait à leur servir le repas sur un plateau puisque je leur tomberais droit dans le bec !

³¹Trou dans la roche.

³²Se dit d'un grimpeur qui tombe dans le vide à la suite d'une fausse manœuvre.

Néanmoins, j'ai reculé sans trop de difficulté. Quand j'ai retrouvé la paroi verticale, les choses sont devenues plus simples et j'ai pu descendre sans avoir à accomplir des prouesses. C'était tant mieux, parce que j'étais à bout de forces.

Poppie m'a accueillie en poussant des cris de joie.

— C'était génial ! a-t-elle lancé, on se serait cru dans un film.

Je mourais de soif. Je me suis précipitée sur sa gourde et j'ai bu longuement. Je n'ai pas eu le temps de récupérer car les dinosaures s'étaient mis en marche. Ils progressaient en masse serrée dans notre direction.

— Mettons-nous à l'abri, ai-je balbutié. Il va falloir déclencher la mise à feu. Espérons que nous ne serons pas ensevelis sous les débris.

Nous avons eu beaucoup de mal à persuader Ambroise de nous suivre ; il voulait affronter les dinosaures et gesticulait, la massue brandie, pour les défier.

S'il restait là, il allait se faire aplatis comme une crêpe.

Cramponnées toutes deux à son bras, nous l'avons tiré en arrière. Ça n'a pas été une mince affaire vu qu'il était beaucoup plus fort que nous. Une fois tapie au fond de la niche de pierre, j'ai essayé de me rappeler le mot magique déclenchant la mise à feu, et je me suis rendu compte que... *Je l'avais oublié !*

J'ai tapé sur la valise pour réclamer de l'aide, mais elle a répliqué d'un ton exaspéré :

— Je t'avais prévenue ! *Je n'ai pas le droit de le répéter sinon il perdrait tout pouvoir.* Tu dois te débrouiller toute seule. Je ne suis pas là pour réparer tes sottises.

— Je crois que je m'en souviens ! a hurlé Poppie. Caverni... Carverni machin-chose...

— Non, ai-je haleté. Cavernicrapotos... Non... Cavernicubitus...

— Non ! a bredouillé Poppie, les yeux hors de la tête. Cavernicumulonimbus... Oui, c'est ça, j'en suis certaine ! Caverni... Caverni...

L'affolement nous gagnait, d'autant plus que l'armée des dinosaures se rapprochait. Les horribles bestioles nous avaient

repérées et nous fixaient d'un air méchant. Si le plafond de la caverne ne leur dégringolait pas sur la tête dans les deux prochaines minutes nous étions fichus.

— Caverni... Caverni... hoquetait Poppie en sautant sur place comme un pantin en folie. Caverni...

Et soudain, sans que je sache pourquoi, ça m'est revenu, et j'ai hurlé :

— *Cavernimacromécanicus ! Cavernimacromécanicus ! Cavernimacromécanicus !*

Trois fois, comme l'avait recommandé la valise. Alors l'enfer s'est entrebâillé pour faire pleuvoir un déluge de feu. La bombe, en explosant, a dilaté la fissure, et le plafond de pierre qui nous dominait s'est émietté avec un bruit de tonnerre.

Des centaines d'énormes roches se sont détachées de la voûte pour bombarder la plaine où se trouvait rassemblée l'armée des dinosaures. Au bout d'une dizaine de secondes, les affreux monstres ont été ensevelis sous plusieurs tonnes de débris cent fois plus gros qu'eux.

— Gagné ! a triomphé Poppie. Nouchka, tu es trop géniale !

Le grand carnaval

Les dinosaures ne sont pas morts, bien sûr, puisque la machine les protégeait. Ils se sont changés en statues pour survivre à l'avalanche, mais cette précaution s'est finalement retournée contre eux. Je m'explique : les roches entassées sur leurs têtes pesaient si lourd qu'elles les auraient écrasés s'ils avaient commis l'erreur de reprendre leur apparence normale de chair et de sang. La machine, voulant les préserver de cette horrible fin, était donc contrainte de les maintenir à l'état de statues ! Résultat de l'opération : nos chers poulets se retrouvaient condamnés à demeurer ensevelis sous les roches tombées de la voûte, et cela pour un bon moment puisque, jusqu'à présent, on n'a jamais vu une statue se frayer un passage au travers d'un éboulement pour émerger à l'air libre !

J'étais assez satisfaite de ma ruse ; hélas la machine ne l'entendait pas de cette oreille, et elle n'a pas tardé à manifester son mécontentement.

La bonne nouvelle, c'est que la pendule a cessé de tourner à l'envers. Brusquement, sans crier gare, les sauts évolutifs sont revenus sur leurs pas pour reconstruire le présent tel que nous le connaissons. Les hommes préhistoriques ont repris leur aspect normal, Ambroise est redevenu l'adolescent bien élevé qui nous avait accueillies lors de notre arrivée dans la caverne. Il a bien sûr été terriblement gêné de se réveiller entièrement nu, avec pour seul bagage une massue ! Il ne se souvenait de rien, il a fallu tout lui raconter. Sa barbe était tombée, il était beaucoup plus mignon comme ça. Nous avons eu du mal, Poppie et moi, à

lui dénicher de nouveaux vêtements. En fait, nous nous sommes efforcées de rafistoler les anciens, ceux qu'il avait mis en pièces ; mais comme nous sommes assez mauvaises en couture, ma copine et moi, ça n'a rien donné de très génial. Heureusement, comme Ambroise est un garçon très poli, il nous a complimentées pour notre travail.

Les problèmes sont venus de la machine. D'un seul coup elle s'est mise à brailler qu'elle n'était pas contente et qu'elle allait reprendre les choses en main pour remettre de l'ordre dans la caverne.

De nombreux animaux ont disparu ! hurlait-elle. Je ne détecte plus aucun poulet autour de moi... Je ne sais pas encore comment, mais je soupçonne les humains d'avoir trouvé le moyen de les tuer pour les manger. Ceci va à l'encontre des lois que j'ai instaurées...

Elle a continué comme ça pendant un bon moment, criant de plus en plus fort.

— Ça, c'est sûr qu'elle ne peut plus détecter la présence des poulets puisqu'ils sont ensevelis sous des tonnes de cailloux ! a ricané Poppie.

Je vais être obligée de prendre des sanctions, vociférait toujours la machine. Une telle atteinte à mon autorité est intolérable !

— Bon, ai-je soupiré, je crois qu'il est préférable que j'aille lui expliquer la situation.

L'estomac serré, je me suis approchée de l'une des cabines de communication et j'ai essayé, tant bien que mal, de raconter ce qui s'était passé au cours des derniers jours. J'ai vite pris conscience que la machine ne comprenait rien à mes propos. Elle s'obstinait dans ses raisonnements idiots.

Je t'avais engagée pour t'occuper des poulets, a-t-elle soudain grondé. Or je constate que toutes les volailles ont disparu. J'en déduis que tu les as vendues aux humains qui

peuplent la caverne. Non seulement tu ne toucheras aucun salaire pour ton travail, mais tu seras punie, ainsi que tous tes complices. Le crime que vous avez commis est odieux.

— Les poulets s'étaient changés en dinosaures, ai-je répété pour la cinquième fois. Ils dévoraient les humains...

— *Ça suffit !* a hurlé la machine. *J'en ai assez de tes mensonges. Pour moi, les animaux ont plus d'importance que les hommes. Il faut rétablir l'équilibre naturel de la caverne, réparer ce terrible préjudice. Il y avait 250 poulets, ils ont disparu... je décide donc qu'ils seront remplacés.*

— Remplacés ?

— *Oui. 250 humains prendront leur place.*

— Quoi ?

— *Tu as bien entendu. Je vais transformer 250 humains en animaux divers. Mais comme je ne suis pas mauvaise, je laisserai à chacun le choix de son apparence. Cependant, comme ton amie et toi êtes à l'origine de cette catastrophe, vous ne bénéficierez pas de cette mesure de clémence. Vous serez changées en guenons.*

J'étais si atterrée que je n'ai même pas eu le réflexe de protester.

— *Dans une heure je déclencherai la procédure,* a conclu la machine. *À l'appel de son nom, chacun devra se présenter à la plus proche cabine de communication. Il lui sera alors demandé en quel animal il préfère être transformé. Si ce choix me convient, je l'exaucerai.*

Il y a eu un bourdonnement, et le haut-parleur s'est éteint.

J'ai couru rejoindre mes amis.

— Ça va mal, leur ai-je annoncé avant d'expliquer ce qui allait se produire.

— Elle est folle ! a protesté Poppie. Elle n'a donc rien compris à ce qui s'est produit ?

— Elle est dérégulée, ai-je soupiré. Elle analyse les événements de travers.

— Je ne veux pas devenir une guenon ! a hurlé Poppie, hésitant entre colère et panique.

« La valise pourra sûrement trouver une solution... » ai-je pensé en frappant trois coups sur le couvercle d'acier. Hélas, la réponse n'a pas été celle que j'espérais.

— L'effet du cachet protecteur que vous avez avalé avant la descente ne va plus tarder à s'affaiblir, a déclaré le bagage magique. Cela signifie que vous serez bientôt *vous aussi* soumises au pouvoir de la machine. Si elle décide de vous transformer en guenons je ne pourrai m'y opposer. Je t'avais prévenue, je n'ai pas d'autre cachet à te donner. Je ne suis pas un distributeur de friandises.

— Je sais, tu l'as déjà dit ! ai-je lancé. Mais que peut-on faire ?

— Tu n'as pas le choix. Tu dois réparer la machine avant qu'elle te transforme, c'est impératif. Une fois changée en guenon, tes souvenirs s'effaceront et tu ne te souviendras absolument plus de ta vie passée. Tu t'imagineras avoir toujours vécu dans la peau d'une guenon... et ça ne te posera aucun problème. Tu seras très heureuse comme ça.

— De combien de temps disposons-nous avant la transformation ?

— Quelques heures... deux ou trois, pas davantage. Au fur et à mesure que l'effet protecteur diminuera la métamorphose commencera. Tu verras les poils envahir tes bras, etc.

— Ça va, j'ai compris.

— Je te le répète, tu dois en finir très vite. Procure-toi l'essence nécessaire au redémarrage de la machine et file remplir le réservoir qui est presque vide.

— Mais je n'ai pas de quoi payer le carburant ! Zongolo ne voudra pas me le donner.

— Fais comme pour la bombe ! Vole-le ! C'est un cas de force majeure. Rappelle-toi : si la machine s'arrête, ce sera la fin du monde.

Voilà, je n'ai rien obtenu d'autre. La valise est redevenue silencieuse. Quand j'ai relevé la tête, Poppie et Ambroise me dévisageaient avec angoisse. Je n'ai trouvé aucun mot pour les rassurer car j'avais moi-même très peur.

Au cours de l'heure qui a suivi nous nous sommes rapprochés de la station-service. Zongolo avait repris son aspect habituel, c'est-à-dire qu'il avait cessé de ressembler à un homme préhistorique pour devenir une espèce d'ogre effrayant. À bien y réfléchir, la différence ne sautait pas aux yeux.

Alors que nous étions recroquevillés au creux des rochers, la voix terrible de la machine a retenti. Elle faisait l'appel !

Chaque fois qu'un habitant de la caverne entendait son nom, il sortait de sa demeure et, l'air accablé, se dirigeait vers la cabine de communication la plus proche. Là, il s'entendait demander en quoi il souhaitait être transformé. Certains disaient : en chat, en chien... d'autres : en vache, en cheval... La machine refusait systématiquement de métamorphoser les humains en prédateurs. Il n'y aurait donc ni lion, ni tigre à l'intérieur de la caverne. Elle conseillait également aux gens de choisir un animal herbivore... puisque les champignons constituaient l'unique nourriture du lieu. Quand la demande était acceptée, un éclair brillant s'échappait de la cabine pour s'en aller foudroyer l'homme ou la femme qui perdait aussitôt sa forme humaine et se changeait en bête.

Un nouveau nom était alors prononcé.

— Je dois vous faire mes adieux, a murmuré Ambroise. Elle va m'appeler. Je vous ai aidés, elle ne manquera pas de me punir. Je suis désolé mais je ne regrette rien. J'ai été enchanté de faire votre connaissance.

J'ai retenu mes larmes.

— En quoi vas-tu te changer ? a demandé Poppie d'une voix qui tremblait.

— Je ne sais pas... a soupiré le garçon. En cheval, peut-être. Quand je vivais à la surface je faisais beaucoup d'équitation. Ça m'a manqué par la suite... Si je deviens cheval je pourrais galoper à ma guise. Sans compter que les champignons me paraîtront sûrement meilleurs.

J'étais affreusement triste de le voir partir.

Tout à coup, la machine a hurlé : *Ambroise de Sabrecourt, comte de Marmonsol !*

— Adieu, donc... a fait le jeune homme, et il s'est éloigné sans se retourner, sans doute parce qu'il ne voulait pas nous voir pleurer, Poppie et moi.

Peu de temps après nous avons entendu hennir, puis un beau cheval blanc s'est élancé à travers la caverne. Il n'est pas venu dans notre direction. J'ai compris qu'il s'agissait d'Ambroise, mais qu'il nous avait déjà complètement oubliées.

— J'espère au moins qu'il est heureux, ai-je murmuré.

À peine avais-je prononcé ces mots que la machine a tonné :

— *Zongolo, garagiste...*

J'ai sursauté. Zongolo avait été victime du tirage au sort effectué par la machine ; ce qui, entre parenthèses, prouvait bien qu'elle avait perdu la boule ! En effet, n'avait-elle pas besoin, pour continuer à fonctionner, d'un pompiste veillant sur la station-service ? Si le garage était laissé à l'abandon, qui donc s'occuperait de faire le plein désormais ?

— Eh ! a soufflé Poppie, tu penses à ce que je pense ?

Je voyais parfaitement ce qu'elle voulait dire.

Nous devons profiter de l'absence de Zongolo pour nous emparer du fameux carburant magique ! Nous n'aurions pas d'autre occasion. C'était maintenant ou jamais.

De l'autre côté de la route, le colosse s'est gratté le crâne, un peu surpris d'être lui aussi convoqué par la machine. Il imaginait sans doute que sa position privilégiée lui permettrait d'échapper à la punition. Après avoir piétiné une bonne minute, il s'est finalement décidé à bouger. Traînant les pieds, il a pris la direction de la cabine de communication la plus proche. Par bonheur, elle était assez éloignée de la station-service, ce qui nous facilitait les choses.

Impatiente, la machine a répété d'un ton menaçant : *Zongolo, garagiste !*

Dès que l'ogre couvert de cambouis eut tourné les talons, nous avons traversé la route ventre à terre. Une fois à l'intérieur du garage, je me suis dirigée vers le camion-citerne garé près de la pompe. J'avais espéré qu'il serait plein et que nous n'aurions qu'à nous mettre au volant pour filer. Avant que mon père ne

devienne prisonnier d'une carte postale il m'avait appris à conduire... *enfin... un peu*. Au volant de sa camionnette, j'avais parcouru quelques kilomètres sur les routes de campagne entourant notre village. Bon, je n'avais pas battu des records de vitesse mais je n'avais pas non plus flanqué le véhicule dans le fossé, c'était déjà ça... J'espérais être capable, aujourd'hui, d'accomplir le même exploit.

— C'est vide ! a lancé Poppie en cognant du poing sur la tôle de la citerne.

— On va la remplir, ai-je haleté. Je sais comment on procède. Il faut brancher le tuyau de la pompe ici.

Nous avons donc fait ce qu'il fallait en essayant de ne pas répandre l'essence magique sur nos vêtements. Pendant que le carburant coulait dans la citerne avec un bruit de torrent, je me suis glissée dans la cabine de pilotage pour tenter de me rappeler les différentes manœuvres que m'avait enseignées Papa. Au début c'était un peu flou dans ma mémoire, puis ça m'est revenu.

Je bouillais d'impatience car la citerne mettait un temps fou à se remplir. J'allais descendre de la cabine quand Poppie a passé la tête par la portière, affolée.

— Eh ! J'ai entendu le souhait de Zongolo, a-t-elle crié. Il a choisi de se transformer en mammouth.

— Quoi ?

— Tu as bien entendu. Tu imagines ce qui va se passer s'il revient ici ?

— Normalement il ne devrait plus se souvenir de la station...

— « Normalement » oui... Mais peut-on en être sûres avec un pareil entêté ?

Je n'en avais aucune idée. C'est vrai que Zongolo était sacrément obstiné, on ne pouvait pas écarter l'idée qu'il revienne hanter son territoire une fois la métamorphose accomplie.

Un éclair blanc a fusé sur la plaine de roche, illuminant toute la caverne. Un barrissement épouvantable a retenti. J'en ai eu la chair de poule. Tournant la tête, j'ai vu un énorme mammouth couvert de poils noirs se dresser au milieu du

paysage de cailloux. Ses défenses étaient gigantesques et sa trompe frappait le sol, soulevant un nuage de poussière.

— Il n'a pas l'air commode... a bafouillé Poppie. Je crois qu'il serait plus prudent de ficher le camp.

Je n'osais bouger de peur d'attirer l'attention du pachyderme. Pour le moment il semblait en proie à la confusion et se dandinait sans trop savoir ce qu'il devait faire.

— Il va nous écrabouiller... a gémi Poppie.

— Attendons, ai-je chuchoté. S'il a oublié qu'il dirigeait le garage nous sommes sauvées.

Le mammouth a encore frappé le sol deux ou trois fois puis, *il nous a tourné le dos !*

D'un pas lourd, il s'est éloigné vers le fond de la caverne, sans doute attiré par l'odeur des champignons qui poussaient là en grand nombre.

— Il a faim, il est parti manger ! ai-je triomphé.

J'ai couru consulter le cadran indiquant le niveau de remplissage de la citerne. Elle était encore à moitié vide... J'ai poussé un soupir de déception. Était-ce suffisant ? Si nous n'amenions pas assez de carburant, la machine ne pourrait pas fonctionner à plein régime ; tous nos efforts s'avéreraient inutiles, nous aurions pris tous ces risques pour rien. J'ai choisi d'attendre encore un peu.

Poppie, elle, ne tenait plus en place.

La machine continuait à appeler les habitants de la caverne. Chaque fois qu'un humain se présentait, un éclair illuminait la grotte, et un nouvel animal s'enfuyait en bondissant.

Un quart d'heure s'est écoulé, et puis... et puis il s'est produit quelque chose de bizarre !

Mes mains se sont couvertes de poils noirs.

— Nom d'un haricot... d'un haricot... d'un haricot... ai-je gémi, incapable de finir ma phrase.

Je me suis tournée vers Poppie, et là j'ai eu une très mauvaise surprise. Le visage de ma copine était, lui aussi, couvert d'un pelage épais. *Nous étions l'une et l'autre en train de nous transformer en guenons !*

— Le cachet... ai-je hoqueté, le cachet magique a cessé de faire effet... Nous ne sommes plus protégées...

Le temps jouait contre nous. À chaque minute qui passerait nos souvenirs humains s'effaceraient un peu plus. Bientôt je ne me rappellerai même plus mon nom ni ce que j'étais venue faire ici...

C'était... *une véritable catastrophe.*

Je me suis dépêchée d'arracher le tuyau de la pompe et de fermer l'orifice de remplissage de la citerne. À cette occasion, j'ai pris conscience que je n'arrivais plus à me servir aussi bien de mes mains que d'habitude. Mes gestes devenaient malhabiles.

J'ai crié à Poppie de grimper sur le siège du passager mais les mots qui sont sortis de ma bouche étaient incompréhensibles et évoquaient plutôt des grognements. Poppie m'a regardée comme si elle ne me reconnaissait pas. Je lui ai répété de s'installer dans la cabine. Ça l'a effrayée. Brusquement, elle a arraché tous ses vêtements et s'est enfuie en poussant des cris aigus. Tout son corps était couvert d'une fourrure sombre. J'ai pensé qu'il allait m'arriver la même chose.

J'ai sauté dans la cabine avec une souplesse qui m'a ébahie. Je crois que j'aurais pu bondir par-dessus le camion sans le moindre effort... Les choses s'embrouillaient dans mon esprit. Je me suis glissée derrière le volant et j'ai démarré. Je devais mettre à profit mes dernières minutes d'humanité pour livrer le carburant à Globbo, sinon il serait trop tard.

Je dois avouer la vérité, je ne sais pas comment je suis arrivée à bon port. Tout ce qui a suivi n'a laissé qu'un souvenir assez flou dans ma tête. Cramponnée au volant, j'ai enfoncé la pédale d'accélération en m'appliquant à maintenir le camion-citerne au milieu de la route.

C'était assez difficile car des idées bizarres me traversaient... *J'avais envie de bananes... envie de grimper dans un arbre... de sauter dans le vide en poussant des cris...*

« Calme-toi, me répétais-je. Ce sont des pensées de singe, tu dois les repousser. Reste humaine. Nom d'un haricot rouge ! Reste humaine pendant encore dix minutes ! »

Par instants, je ne comprenais plus où je me trouvais. Le volant, entre mes mains poilues, m'apparaissait comme un objet inconnu, sans aucune utilité puisqu'on ne pouvait pas le manger. J'avais envie de mordiller le cuir des sièges qui sentait bon. Peut-être cette « peau » cachait-elle un fruit délicieux ?

Le camion zigzaguait de plus en plus. À trois ou quatre reprises j'ai failli l'expédier dans le fossé.

Je me répétais sans cesse : *Je m'appelle Nouchka... je suis une fille... j'ai 12 ans... Je m'appelle Nouchka, je suis humaine...*

Comme si les choses n'étaient pas assez compliquées, Zongolo a surgi de l'obscurité. Je veux dire le mammoth... Il semblait en colère. Je crois qu'il n'appréciait pas la présence du camion qu'il prenait sans doute pour un adversaire venu le défier... un autre animal cherchant à s'approprier son territoire, et qu'il s'agissait de repousser.

Dans l'espoir de l'effrayer, j'ai actionné le klaxon, mais ça n'a fait que décupler sa rage et il s'est mis à pousser des barrissements effrayants en agitant sa trompe.

« C'est le bouquet ! » ai-je pensé.

Le pelage qui recouvrait à présent mon corps me démangeait horriblement et je n'avais qu'une envie : lâcher le volant pour me gratter.

Le mammoth s'est lancé à la poursuite du camion... Il galopait lourdement, la tête baissée, les défenses en position d'attaque. Le sol tremblait sous ses énormes pieds. J'avais beau écraser l'accélérateur, rien n'y faisait, il gagnait du terrain. Dans peu de temps il percuterait le camion, crevant la citerne.

L'essence magique se répandrait dans la poussière et tout serait fichu... mais sûrement qu'à ce moment-là je m'en ficherais totalement parce qu'entre-temps je serais devenue une guenon.

Le véhicule a encaissé un premier choc, pas trop violent, et j'ai pu corriger ma trajectoire pour éviter de sortir de la route. Mes pensées se brouillaient. Mon intelligence s'émiettait. Tout me semblait de plus en plus compliqué.

Dans le rétroviseur j'ai vu le mammoth prendre son élan. Cette fois c'était la fin. Il allait m'envoyer dans le fossé...

Par chance, les vibrations provoquées par sa course folle ont ébranlé ce qui subsistait de la voûte et une énorme pierre s'est détachée du plafond. Il l'a reçue en plein sur la tête et s'est affalé, assommé net. J'ai pensé qu'il ne mettrait pas longtemps à récupérer et que je devais exploiter ce répit pour mener ma mission à bien.

Enfin, après un dernier tournant, j'ai vu Globbo qui me faisait signe, dressé au milieu de la route. J'ai freiné. Ensuite...

Ensuite je ne sais plus.

J'étais devenue une guenon.

Remise à zéro

Plus tard, Globbo m'a raconté qu'une fois le camion arrêté, je me suis enfuie en poussant des cris... et que je n'avais plus rien d'humain. Il a déroulé le tuyau et rempli le réservoir de la machine qui était sur le point de s'arrêter définitivement, plongeant le monde dans l'immobilité perpétuelle.

Le carburant lui a permis de relancer le mécanisme et d'effectuer les corrections qui s'imposaient. Enfin réparée, la machine a finalement compris ce qui était arrivé aux poulets et a levé la punition imposée aux humains qui ont recouvré leur apparence originelle.

J'ai retrouvé Poppie, hébétée et ne conservant aucun souvenir de ce qui lui était arrivé. Ambroise est, lui aussi, redevenu un garçon tout ce qu'il y a de normal.

— Bon, ai-je dit à Globbo. Tout ça c'est très bien, mais je voudrais que vous régliez la machine pour que nous repartions tous avant la catastrophe, avant que la terre ne s'écroule et que les maisons basculent dans le trou, c'est possible ?

Le réparateur a grimacé.

— D'ordinaire c'est interdit, a-t-il soupiré, mais vu le service que tu viens de nous rendre, je ne pense pas que la machine ose refuser.

— C'est bien le moins qu'elle puisse faire ! ai-je sifflé de façon insolente. (Devenir guenon, ça m'avait vraiment mise de mauvaise humeur, et j'avais envie de rentrer chez moi !)

Globbo n'a pas osé me contredire, alors je suis revenue à la charge. J'ai ôté de mon cou la pochette de cuir qui s'y trouvait

suspendue au moyen d'un lien de cuir et j'en ai sorti la carte postale maléfique.

— Encore une chose, ai-je martelé, en récompense de mes exploits, je veux que la machine, qui est si puissante, rompe le maléfice qui retient mes parents prisonniers de ce bout de carton. Après nous serons quittes. Elle ne me devra plus rien.

— Tu n'y vas pas de main morte, a fait Globbo, un peu estomaqué. Personne n'a jamais rien exigé de la machine... enfin, essayons, on verra bien. J'espère qu'elle n'entrera pas dans une épouvantable colère. Si cela se produit, elle est tout à fait capable de te réduire en cendres.

— M'en fiche ! ai-je crié. Je veux retrouver mes parents... de plus, si je comprends bien, j'ai sauvé le monde ? Alors je veux être récompensée... et tout de suite !

Globbo a pris la carte postale pour la déposer dans une sorte de tiroir métallique situé sur le devant du pupitre de commandes. D'une voix hésitante, il a ensuite expliqué à la machine ce qu'on attendait d'elle. Il a bien insisté sur le fait que sans moi, le réservoir se serait vidé, etc.

Pendant dix secondes il ne s'est rien passé, puis *ZZZouinnnc !* Un éclair éblouissant a jailli de la machine et mes parents se sont matérialisés devant moi, titubants et hébétés, les cheveux sentant le roussi. Je n'en revenais pas. Ils étaient réellement là, en chair et en os. Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, en pleurnichant et en s'embrassant, comme l'on fait toujours dans ces cas-là.

J'étais bien contente de les avoir récupérés.

Une fois le calme revenu, j'ai demandé à Ambroise s'il voulait nous accompagner, sortir du gouffre et tenter de s'acclimater à la vie du dehors.

Il m'a répondu que non, que ça lui faisait trop peur car le monde avait terriblement changé en son absence. Et puis, il avait peur en s'éloignant de la machine de récupérer d'un coup son âge véritable, ce qui l'aurait condamné à tomber en poussière vu qu'il était là depuis trois siècles !

Globbo a manipulé les cadrans pour nous faire revenir en arrière, avant que ne se produise la catastrophe.

— Merci encore, a-t-il dit en me serrant la main. Sans toi et ta copine, la vie s'arrêterait sur la Terre. Quand vous serez là-haut, essayez de dissuader les gens de creuser des tunnels, ça évitera un nouveau cataclysme.

Il y a eu un nouvel éclair et...

Et nous nous sommes retrouvés chez nous, dans le jardin. La maison n'était pas cassée. Elle ne penchait pas. Tout était parfaitement normal. Comme si rien ne s'était passé.

J'ai poussé un soupir de soulagement.

Voilà, c'est tout.

Le lendemain, mes parents ont fondé une association pour empêcher les gens de creuser des trous n'importe où. Bon, ce sont des histoires d'adultes, je ne m'en occupe pas trop.

Je vais vous dire la vérité : Ambroise me manque. J'aurais bien aimé le ramener avec moi, il aurait élevé des chevaux, ce genre de truc...

Mais bon, c'est la vie.

Je vous embrasse.

À bientôt peut-être. On ne sait jamais.

Votre Nouchka.

FIN DU TOME₃